

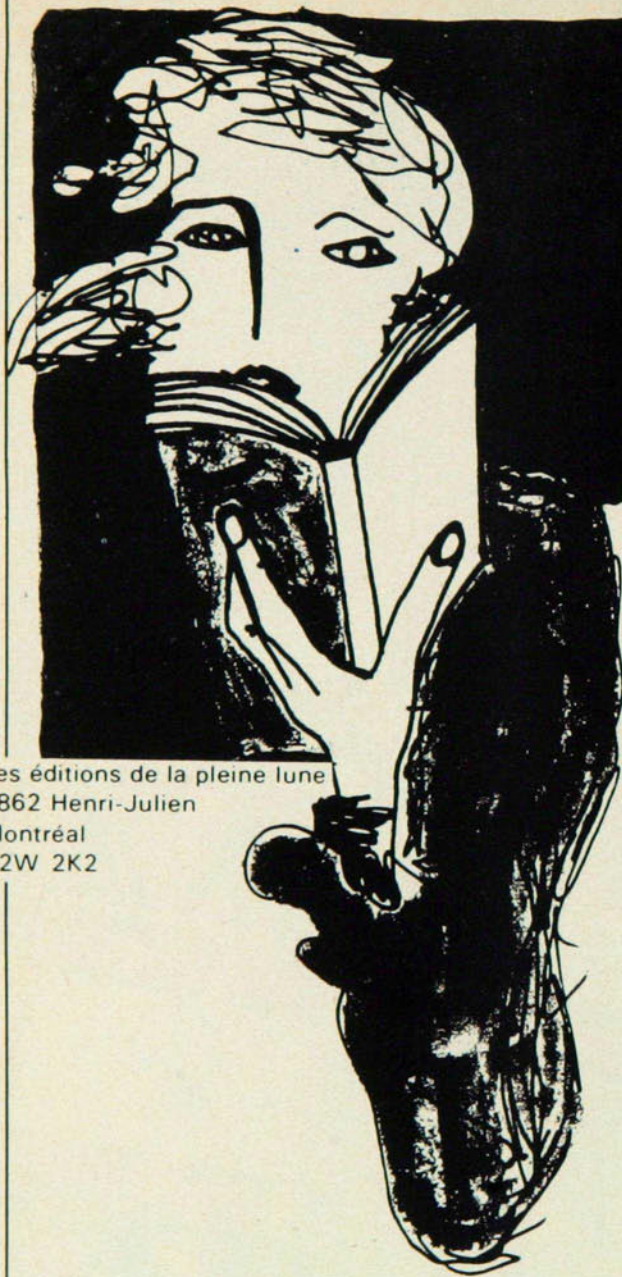
Bye Bye Temps Fou

P6R
V-213
eau

LA M
ROSE

LA
EN M
ROSE

M
ROSE



Les éditions de la pleine lune
3862 Henri-Julien
Montréal
H2W 2K2

nouveautés !!!

la vie ...des fois
monologues
de
denise guénette

et
un reel ben beau, ben triste

de
jeanne-mance delisle

Denis St. Pierre



les éditions de la pleine lune

SOMMAIRE

ASSOCIATION DES ÉDITEURS DE PÉRIODIQUES CULTURELS QUÉBÉCOIS

- 5 — **ÉDITORIAL** : *Avortement : dernière porte à droite*
- 4 — **LETTRES À LA VIE EN ROSE**
- CHRONIQUES**
- 7 — **LES US QUI S'USENT** : *Le circuit des beaux-esprits/ Monique Dumont*
- 9 — **ENTREFILETS AU POIVRE** : *Progrès sociaux/Sylvie Dupont*
- 16 — **JOURNAL INTIME ET POLITIQUE** : *Dur début de journée pour Sylvie Dupont*

SPÉCIAL NOËL

- 18 — **CENTERFOLD/Nicole Morisset**
Pour les enfants, une belle crèche à colorier



- 25 — **TIRER NOS PROPRES FICELLES : L'HUMOUR FÉMINISTE.**
Une critique de Lise Moisan



- 10 — **DANS CE NUMÉRO**
À QUI APPARTIENT L'IMAGE?...
Ou l'accès toujours incertain des femmes aux médias, quand tout semble arrangé par le gars des vues/ Louise Gendron, Diane Poitras

- 29 — **LA SAGA DES POULES MOUILLÉES.**
Un extrait d'une pièce de théâtre de Jovette Marchesseault

Équipe de rédaction : Sylvie Dupont, Françoise Guénette, Ariane Émond, Lise Moisan, Francine Pelletier, Claudine Vivier.
Collaborations : Monique Dumont, Louise Gendron, Jovette Marchesseault, Diane Poitras (textes), Andrée Brochu, Madeleine Leduc, Ginette Loranger, Nicole Morisset, Diane Petit (illustrations), Anne de Guise (photographies). **Conception graphique** : Arabelle, Andrée Brochu. **Correction d'épreuves** : Marie-Noël Pichelin. **Composition** : Composition Solidaire. **Finances** : Suzanne Ducas, Yolande Léonard, Lise Moisan. **Publicité** : Claude Krinski, Louise Legault. **Photomécanique** : Les ateliers du Temps Fou. **Permanence** : Francine Pelletier. LA VIE EN ROSE est éditée par les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous rejoindre aux heures normales de bureau au 4073, Saint-Hubert, Montréal H2L 4A7 ou en téléphonant au (514) 526-7055. Tout texte ou illustration soumis à LA VIE EN ROSE passe devant un Comité de lecture. Date de tombée : un mois et demi avant la prochaine parution.

Lettres

à

la vie en rose

What's going on, doc?

Est-ce que les facultés de médecine possèdent les moyens d'éliminer les éléments progressistes et/ou simplement ouverts parmi les étudiants inscrits au doctorat en médecine? Il y a lieu de croire que l'Université de Montréal a, quant à elle, décidé de se donner les moyens d'effectuer un dépistage précoce. En effet, le 3 septembre 80, les quelque 210 étudiant-e-s de première année de médecine de l'Université de Montréal ont dû remplir un questionnaire où on leur demandait (entre autres questions sur le salariat des médecins, la politique, l'homosexualité) s'ils accepteraient de faire des avortements et à quelles conditions. Il faut spécifier ici que ces formulaires devaient être identifiés du code des étudiants qui les remplissaient.

Si on veut parler des sites d'obstruction à la pratique d'avortements, il y aurait raison de parler de la sélection et de la formation des principaux intervenants, de ceux qui, tout bonnement, décident de la pertinence de l'avortement : les médecins.

une étudiante en médecine
Première année, Université de Montréal

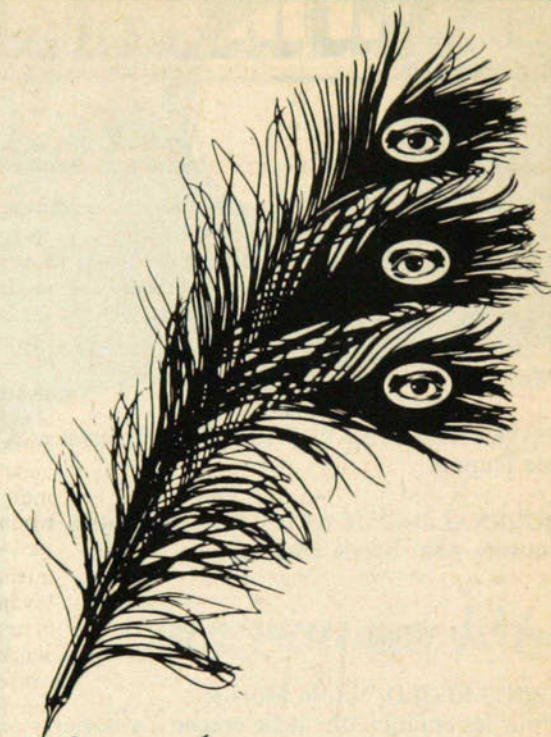
Questions de culture ?

Les fonds de cour à 2 heures du matin, St-Laurent/St-Catherine le samedi soir, les ruelles à la brunante, le parc Lafontaine sans un bon chien ; les femmes ont appris à se méfier de tous ces endroits où l'agression flotte dans l'air. Mais aurait-on cru que dans les hauts lieux du civisme, de l'intellectualisme et des idéologies avancées, une femme puisse avoir peur de prendre l'ascenseur à 10 heures du matin ?

Au mois de septembre, dans la première semaine de cours, cinq femmes se sont plaintes d'avoir été victimes d'exhibitionnisme dans les ascenseurs, de voyeurisme et d'agressions dans les toilettes et dans les salles des casiers. Ces agressions ont eu lieu sur le nouveau campus de l'UQAM où circulent quelques milliers d'étudiants.

Ce n'est pas en parlant des travailleuses aussi bien que des travailleuses, des étudiantes comme des étudiants, et en proposant aux étudiants 7 cours sur la condition féminine, que l'on règle le problème du machisme et de la violence. La tour d'ivoire n'est pas et n'a jamais été une garantie contre les agressions de tout acabit.

L. Gadoury
étudiante à l'UQAM



Lamothe
Leduc
Loranger enr.

illustration
caricature
affiche
bande dessinée
couverture de livres
pochette de disques
générique de films
diaporama
film fixe
animation
maquette de livres, de brochures
et de dépliants
supervision de la composition
et de l'imprimerie

Raymonde Lamothe · Madeleine Leduc · Ginette Loranger

CONCEPTION VISUELLE
824 MONT-ROYAL est
MONTRÉAL • H2J 1X1
521-4272

Avortement : dernière porte à droite

Décembre 1975 : Morgentaler est en prison avec cinq causes pendantes et les femmes qui veulent avorter prennent l'autobus le vendredi soir pour New York. Les nouveaux Croisés de Pro-Vie se déploient dans les écoles, les églises et les centres commerciaux, flanqués de bocaux où flottent des foetus formolisés. C'est l'époque où la campagne « pour la Vie » se mène terreur battante.

Cinq ans plus tard, les stratégies de Pro-Vie et consorts tentent de se raffiner. Esprit Vivant, Assemblée des évêques, Synode sur la famille, médecins catholiques, Teresa Kane, Jean-Paul II... Si, à la droite du Père, on reconnaît maintenant que « la femme est certes un être autonome qui a droit à une amélioration de son sort », c'est pour mieux ensuite restigmatiser l'« ultime fléau des familles », de tous les « moyens immoraux », le pire : l'avortement.

Dans son numéro d'octobre, le mensuel Esprit Vivant — « Pour un peuple prophétique » — commente un rapport de Pro-Vie Montréal accusant Centraide de financer six organismes coupables d'appui à la lutte pour l'avortement : le YMCA, la Ligue des droits et libertés, le Bureau de consultation jeunesse, Au bas de l'échelle, Head and hands et le Centre d'information et de référence pour femmes. Comme Centraide est un rejeton de la très catholique Fédération des Oeuvres, Esprit Vivant, journal « animé par un désir indéfectible de fidélité à la doctrine du Christ », suggère donc que les futurs bienfaiteurs envoient à Centraide des dons conditionnels qui n'aillent qu'au « service de la vie » et non à ces groupes assassins promoteurs de l'avortement. Ces tentatives d'intimidation ne sont pas innocentes, elles ont réussi à Toronto où le Catholic Charities of Greater Toronto vient de se désaffilier de United Way, l'équivalent « canadien » de Centraide, pour les mêmes raisons.

Ce déploiement des stratégies pro-vitales est la contrepartie de l'élargissement de la lutte pour l'avortement elle-même. Déjà le mot n'entraîne plus, en général, les réactions horrifiées d'autrefois mais, surtout, le débat quitte de plus en plus le terrain moral (tu ne tueras point)

parce que les féministes réussissent maintenant à faire valoir l'avortement comme un service essentiel. Il y a aussi consolidation de la lutte dans toutes les régions depuis la création, en 1978, de la Coordination nationale pour l'avortement libre et gratuit. La Coordination publiait cet automne le rapport, « L'avortement : la résistance tranquille du pouvoir hospitalier »*.

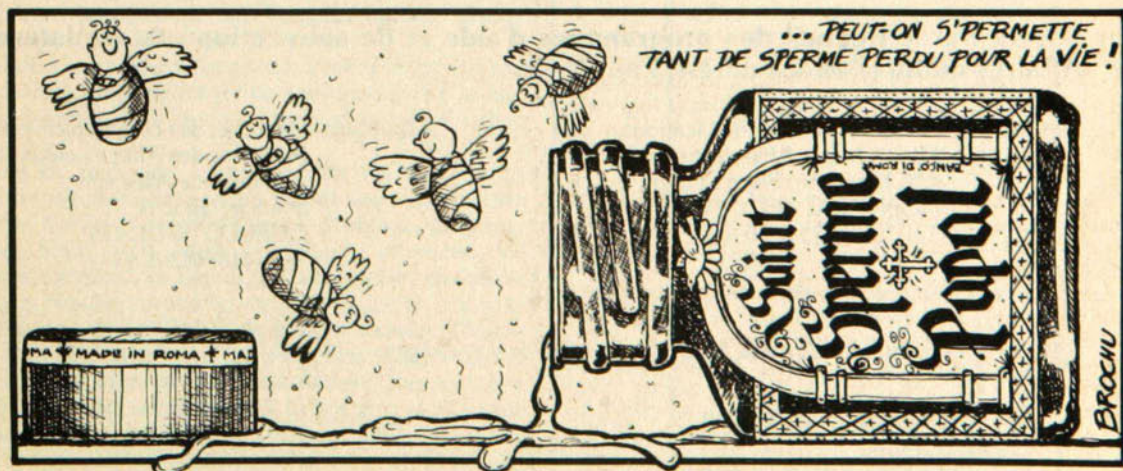
Cette enquête, réalisée à travers le Québec par une cinquantaine de femmes, révèle noir sur blanc que les cliniques Lazure ne fonctionnent pas, ne peuvent pas fonctionner et ne sont pas la solution au problème de l'avortement. L'évolution positive des rapports de force, jointe à l'arme politique que constitue cette enquête, poussait récemment le ministre Lazure à se compromettre pour la première fois : la Coordination est invitée à venir discuter de la situation avec lui.

Mais, quels que soient les acquis, l'avortement redeviendra bientôt, comme en 1975, le grand sujet de confrontation publique (il n'a jamais cessé de l'être officieusement) entre la droite et nous. Il est clair qu'ici comme aux États-Unis, la droite montante, charismatique et libérale en fera un symbole, l'avortement demeurant son cheval de bataille favori - même recyclé - pour mieux galoper à travers les sondages pré-électorales jusqu'au poteau final de la victoire ryanniste.

Vigilance, donc. Que le bleu de Lazure ne nous cache pas les nuages se profilant à la droite de l'horizon. Sans oublier, toutes Enfants de Marie que nous sommes, de préparer nos coeurs à la visite de Jean-Paul II prévue pour bientôt, dès qu'il aura fini de rassembler les millions de signatures italiennes de la pétition anti-avortement qu'il vient lui-même de lancer, automne 80.

* Publié aux Éditions du Remue-Ménage, octobre 1980.

La Vie en Rose





DES PROGRAMMES CULTURELS POUR TOUTES ET CHACUNE

Les Québécoises savent-elles que le ministère des Affaires culturelles offre des programmes et des services variés dans différents secteurs d'activités?

Pour tout renseignement sur:

- ★ la formation offerte par le réseau des conservatoires de musique et d'art dramatique;
- ★ la formation muséologique;
- ★ l'aide financière à la recherche archivistique;
- ★ l'intégration des arts aux édifices du gouvernement du Québec;
- ★ le perfectionnement des techniques en arts de l'environnement visuel;
- ★ l'aide à la création;
- ★ Ose-arts (en collaboration avec le ministère du Travail et de la Main-d'oeuvre);

se procurer le Recueil des programmes d'aide et de subventions du ministère des Affaires culturelles aux adresses suivantes:

à Montréal: Direction des communications
Ministère des Affaires culturelles
222, boulevard Saint-Laurent
MONTRÉAL - H2Y 2Y3
Tél. (514) 873-6190

à Québec: Direction des communications
Ministère des Affaires culturelles
225, Grande Allée est
2^e étage - Bloc B
QUÉBEC - G1R 5G5
Tél. (418) 643-2183

ou: au bureau du ministère des Affaires culturelles de votre région.



Affaires culturelles
Québec

LES US QUI S'USENT

Le circuit des beaux-esprits

À une époque pas très lointaine, ils fréquentaient des huttes et des casas étrangères, avaient le goût de l'aventure, rêvaient d'outre-frontière et aimaient les artistes. Certains soirs de pleine lune et tous les soirs de grosses bresses, ils chantaient l'Internationale, et des frissons d'audace leur parcouraient l'échine lorsqu'ils levaient leur verre aux damnés de la terre. Ils avaient un peu peur, Duplessis n'était pas loin derrière, mais devant, la place était nette. Un grand souffle d'air frais balayait la rue Sherbrooke quand ils la traversaient, titubant, allant d'un lieu à l'autre, bras dessus bras dessous, amis, confrères. Ils étaient l'intelligentsia.

Puis le sang vira au rouge vif. Un nouvel arrivage se mêla à l'ancien, ce fut un nouveau lieu et de nouvelles bacchanales. On se mit à danser autour d'un bouvillon bien gras, et, tout près, l'Université se dressait comme un phare. Ce fut mai en octobre, libération, libération, on chanta l'Internationale avec autant de frissons, beaucoup d'ardeur dans la transe à Saint-Dilon, swing la baquaise, changez vos partenaires, et des extases sur le *Mmmmmmm baby, I'll love you tonight*. Ça tripait fort, le monde avait des tripes. Et aux fesses se mêlaient les beaux discours, systématiques, bien documentés, la voix forte ponctuée d'un bon coup de poing sur la table, révolution, révolution, les bières r'volaient dans les airs, les nonos en bavaient un peu, pensaient devoir se recycler dans les sciences sociales ou le militantisme; on se magasinait un groupe, on se cherchait une base. Ils étaient l'avant-garde. Ah, la séduction du beau savoir!

Puis il se mit à faire frisquet tout à coup, ce fut octobre en octobre, l'Internationale en sourdine, swing la baquaise marchait tout croche; tout le monde rentra chez eux.

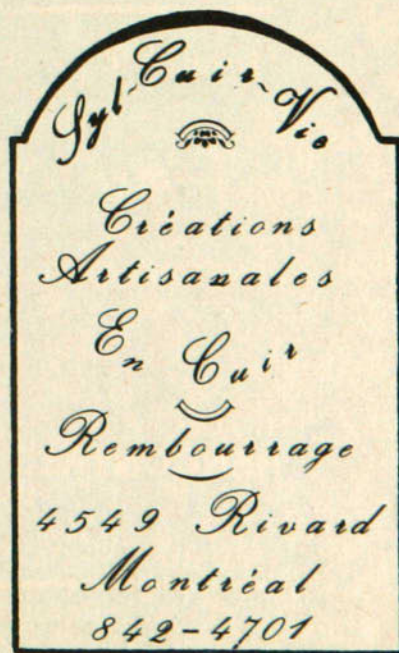
Gens du pays c'est à ton tour. On eut le temps de regarder les planchers, on les voulut lisses comme des miroirs. Ce fut l'époque du grand décapage. Le vieux, poncé, huilé, ciré, varathané, filmé, interviewé, en recettes, en tricot, en ragoût, en tabarouette, en famille presque Plouffe, prit de la vertu surnaturelle. L'avant-garde renouait tradition; ils devenaient artisans. Chacun aimait sa chacune et certains d'entre eux mirent bas un rejeton. On pensait sérieusement nation. On apprit à se flatter les cordes sensibles dans le bon sens et à la suite d'une injection massive de « t'es beau bonhomme, t'es ben correct », les beaux-esprits devinrent ce qu'ils avaient toujours rêvé d'être, des beaux-esprits. Pendant ce temps

le varathane jaunissait, ça mirait vieillot sur les planchers, ça sentait le renfermé. Ils éprouvèrent à nouveau le besoin de sortir et de se retrouver entre eux.

Les revoilà donc, fringants, bien frottés et renippés, fréquentant maintenant cours et faubourgs, barons, princes et salons: c'est l'alliance de l'ancien et du moderne, c'est le rétro-progrès. Le sang r'vire au violet, le C.A.P. Saint-Jacques a même pignon sur rue. Saint-Denis. L'Internationale est passé de mode, on se tord de rire en écoutant la Bohème d'Aznavour, on danse cheek to cheek, on fox-trotte. Le cuir se porte noir, très motard bon genre, sans chaîne et sans moto. On a des traditions, des manières et toutes ses nuits. (À suivre.)

Dans le prochain numéro: « Pince-moi Arthur! As-tu vu qui j'ai vu? »

Monique Dumont





agenda 1981

Un outil essentiel
à toutes celles qui aiment

Cette année, l'agenda remet d'une autre façon nos combats sur la place publique, en parlant de... l'Amour! Douze mois, douze façons de raconter, de sentir et de penser l'amour. D'un format pratique, une couverture indéchirable avec un annuaire des services et un index pour vos numéros de téléphone.
Prix de vente: \$8.00

calendrier 1981



Douze illustrations originales d'artistes québécoises. Ont participé à cette production: Lise Nantel, Hannelore Storm, Nicole Morisset, Raymonde Lamothe, Jocelyne Chicoine, Louise Roy, Marie Faucher, Sylvie Roche, Micheline Pelletier, Madeleine Morin et Madeleine Leduc.
Prix de vente: \$3.50



les éditions du remue-ménage

c. p. 607, succursale C, Montréal H2L 4L5

AU CEGEP DE ROSEMONT

les services à la collectivité c'est aussi pour les femmes.

NOUS VOUS OFFRONS :

1— ÉTAPE: Une série de 15 rencontres pour les femmes de 35 à 50 ans qui désirent faire le point sur leur situation actuelle

2— DÉFI: Des cours le jour pour celles qui veulent effectuer un retour aux études.

ENSEMBLE: Aux groupes, aux collectifs qui ont des projets, nous offrons des ressources humaines, techniques et nous pouvons ensemble bâtir des programmes.

RENCONTRES D'INFORMATION SUR LE PROGRAMME :

19 au 20 janvier 1981 de 13 h 30 à 15 h 00

Responsable : Léa Cousineau

Cegep de Rosemont, 6400, 16e Avenue, Rosemont,
Montréal H1X 2S9. Tél. : 376-6310.

ENTREFILETS

au poivre

Progrès sociaux

Le groupe léniniste En Lutte a gagné une fois de plus au grand tirage de Loto-Critique. Alors que les premiers numéros de leur revue *Unité prolétarienne* accusaient les féministes d'être des ennemies du peuple, la plate-forme vient d'être révisée : dorénavant, péché de chauvinisme sera jugé plus grave que péché de féminisme. Mais attention, cela n'empêche pas que le féminisme, bla, bla, bla...

Les autres, ceux du Parti communiste ouvrier (PCO) n'en sont pas là. Leur patience est proverbiale. N'ayant pas encore découvert les mérites de la technologie de pointe, ils se servent encore de *La Forge* pour bâtir un parti. Quelqu'un devrait leur faire remarquer que dans l'oreille populaire, ça sonne drôle, *forger une Histoire...*

La Presse, 24 septembre 1980 : « *Les femmes ne seront pas oubliées au prochain Synode* ». Dommage !

Jardin des Modes, septembre 80 : « UN GRAND SUCCÈS DE VENTE PAR CORRESPONDANCE : LA CEINTURE DE CHASTÉTÉ. Pour sept livres et demie (plus frais d'emballage et de port), son créateur, Robin Hugessen, ex-capitaine de l'armée britannique, en vend dans le monde entier. "Sauf le Vatican", précise-t-il. Considérée comme vêtement, bien que fabriquée en fer, la ceinture de chasteté est frappée d'une taxe de quatorze pour cent. »

Mais il ne faut juger les hommes trop sévèrement au sujet de cette histoire de ceinture de chasteté. Peut-être sert-elle à protéger les femmes ? Les gars ont parfois de bonnes intentions.

Ainsi à l'Université McGill, des femmes se sont plaintes de plusieurs agressions sur le campus. Eh bien,

toujours galants, ils leur ont proposé immédiatement un service d'escorte composé entre autres de leurs meilleurs joueurs de football. Une amie méchante langue mais généralement bien informée me dit que le nouveau groupe de protection s'appelle maintenant le RTY (Rape Them Yourself).

Cela prouve une chose, le féminisme radical n'a pas encore réussi à rendre tous les hommes homosexuels. Pour l'instant, comme l'indiquent les travaux du Docteur Lantier endocrinologue à l'Université de Montréal, et les articles parus dans *Le Devoir*, il ne s'agit encore que d'une modeste contribution à la hausse de l'homosexualité masculine.

Sylvie Dupont

Enfin
vous l'avez trouvé!

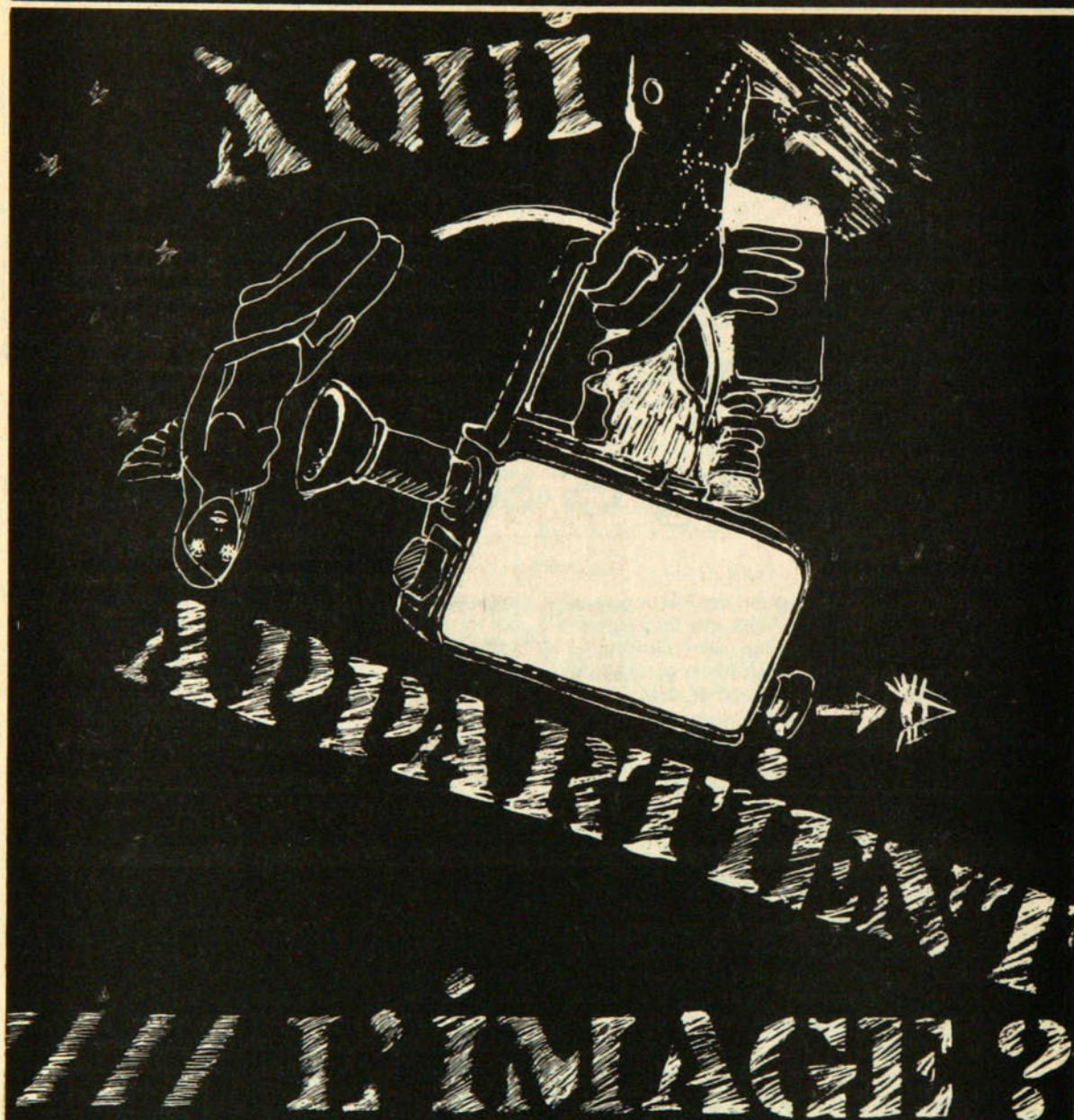
L'objet St-Denis inc.

3804 rue St-Denis
Montréal

"Les petits cadeaux. . .

. . . Les beaux objets"

Tél.: 843-3477



C'est le secret de Polichinelle : aucun mouvement de libération et encore moins le mouvement des femmes ne peut compter sur les mass médias pour affirmer son existence et son identité, exprimer sa révolte, dénoncer ses ennemis, rejoindre ses allié-e-s et organiser ses luttes. Pour tout mouvement qui affronte les pouvoirs établis, la création de médias autonomes est une nécessité vitale. Vitale mais problématique.

Louise Gendron et Diane Poitras font de la vidéo et leurs textes témoignent de cette réalité particulière. Mais au-delà de la spécificité de leur médium, les questions qu'elles soulèvent ne seront certainement pas étrangères aux femmes qui ont créé ou participé à des troupes de théâtre, des maisons d'édition, des expositions, des groupes de musique, des journaux, des revues. Ni à celles qui ont quelque chose à dire et ont envie de le dire avec d'autres femmes.



■ Les médias parallèles, alternatifs ou communautaires. Une voie de garage. Une cour de triage. Un tremplin. Un refuge ou un ghetto. Le maquis ou le métro (underground)...

Comment, pourquoi nous sommes-nous retrouvées dans la marge d'un texte (écrit par les grands médias, les médias de masse)? Notre définition se situe dans un rapport d'altérité. Nous sommes lieu de ce qui n'est pas là : l'ailleurs, l'autrement. L'autre pouvoir ou l'absence de pouvoir ?

Nous ne sommes pas marginales. C'est ce que nous sommes qui a été marginalisé. Nous occupons un lieu, choisissons une forme, adoptons une façon de faire qui rendent compte de ce que nous sommes. Pourquoi en changer afin de pouvoir être entendues ? Les lieux et les formes peuvent être multiples sans pour autant devenir inaudibles.

DU MACRAMÉ ÉLECTRONIQUE

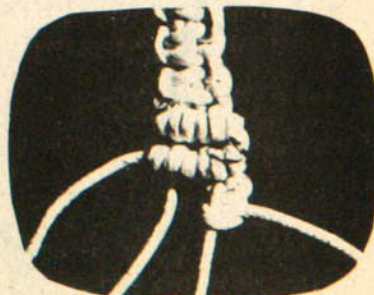
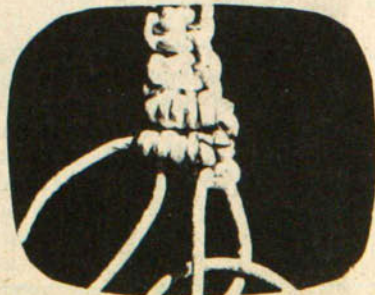
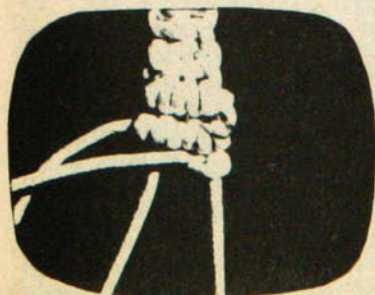
Les groupes vidéo sont nés au début des années 70 d'une volonté de contrôler l'ensemble d'un processus de production. Si nous avons décidé un jour d'acquérir des équipements de tournage/montage, c'est afin de récupérer certains pouvoirs, de sortir de l'aléatoire. Nous en avons assez de devoir présenter des projets, modifier des scénarios, abréger des temps de tournage, adopter des formes-normes, de devoir plier ou casser. Nous voulions déterminer nous-mêmes les sujets à tourner, les formes à donner, les étapes à franchir, les lieux et les modes de production. Nous cherchions à briser les cadres hiérarchiques, à démystifier les techniques et les spécialisations, à rendre un médium électronique aussi simple ou trivial qu'un bout de ficelle*.

Nous nous sommes donc procuré une infrastructure de tournage/montage vidéo petit format, la conjoncture aidant ; au début des années 70, les équipements demi-pouce, noir et blanc, étaient d'un prix abordable et l'accès en était facilité par les politiques de démocratisation des médias mises en place par le ministère des Communications du Québec. Ces politiques étaient liées, il ne faut pas l'oublier, à l'importance politique de plus en plus grande des groupes populaires (associations de locataires, garderies, coopératives de consommateurs), des groupes fémi-

nistes et des groupes de pression (C.A.P., F.R.A.P.). L'histoire des groupes vidéo est donc étroitement associée à celle des groupes populaires et des groupes de femmes et à l'évolution socio-politique globale.

On expérimenta différentes méthodes de collaboration ; un point commun demeurait : une insertion accrue des groupes filmés dans le processus de fabrication des vidéos-grammes. De l'implantation à la co-scénarisation, en passant par la projection immédiate des bandes tournées ou par la discussion-restructuration à partir de pré-montages, jusqu'à l'intégration de l'équipe de tournage à la vie du groupe filmé ou vice-versa. (et faites swinger votre compagnie).

Comme on peut l'imaginer ce genre de fonctionnement nécessite beaucoup d'énergie et de temps. Il implique une grande disponibilité de la part des participantes (ts), aucune rentabilisation du matériel ne peut être envisagée et le rythme de production n'a rien d'industriel. Une équipe arrive à produire un document par année, en moyenne, puisque l'important c'est de respecter, de rendre compte d'une démarche et non pas de la bousculer et de l'adapter aux critères cinématographiques ou télévisuels. C'est le bonheur ! ... MAIS...





NOUS NE SOMMES PAS DES ANGES

Dans l'euphorie des premières productions nous avons oublié quelques petits détails. Évidemment les problèmes d'argent. Tracas financiers et désenchantements vont de concert. Nous avons trouvé de l'équipement, un loyer ridicule, un technicien pas chérant et des tas de vieilles bandes recyclées. Rien ne nous manquait. Nous avons oublié, même pas, nous avons décidé de ne pas nous verser de salaire. Nous refusions de remettre notre survie entre les mains des fonctionnaires distributeurs de subventions. Et ce n'était d'ailleurs pas sans raison puisque quelques années plus tard le ministère des Communications du Québec décidait de cesser de subventionner les groupes vidéo. Mais le bénévolat, ça nourrit peu et mal. Cette volonté d'autonomie on ne peut plus louable entraîna la disparition de plusieurs groupes et la désertion de nombreuses personnes.

Nous contrôlions donc nos moyens de production mais nous ne contrôlions pas la production de nos moyens de production. Le jour où la compagnie SONY a décidé de stopper la fabrication de magnétoscopes à ruban 1/2 pouce, nous n'avons pas pu intervenir. Il ne servit à rien de crier, pleurer, menacer ou d'essayer d'en faire pousser. C'était fini. Nous avons cette fois oublié de nous situer à l'intérieur du marché mondial dont nous n'étions qu'une négligeable partie.



L'équipement que nous utilisons, magnétoscope à ruban 1/2 pouce, noir et blanc, n'était pas considéré de qualité broadcast (diffusable sur les ondes) mais relégué à la diffusion en circuit fermé (groupe vidéo) ou par cablodistribution (télé-communautaire). Nous y attachions peu d'importance puisque de toute façon c'étaient là les formes de distribution que nous privilégions. Mais plusieurs d'entre nous questionnaient ces principes de diffusion restreinte, après quelques années de pratique. Pourquoi ne pas aussi utiliser les grands circuits (les médias de masse), tout en continuant l'animation en petits groupes ?



C'EST TOUJOURS ARRANGÉ PAR LE GARS DES VUES

■ Témoignage d'une femme caméraman ■

« Aussi longtemps que je serai président de ce syndicat, il n'y aura pas une femme qui sera embauchée sur les équipes de production! »

C'est ainsi qu'une de mes amies, sortant d'une école de formation en télévision, se fit recevoir il y a quelques années par un brave syndicaliste d'une station télé de Montréal. Elle avait la prétention de devenir « caméraman »¹.

Les choses ont changé, direz-vous? C'est aussi ce que je croyais... au début. Car je suis dans le métier depuis maintenant plus de cinq ans, et j'ai perdu beaucoup d'illusions. Personne n'oserait peut-être aujourd'hui exprimer de façon aussi brutale ses réticences face aux femmes qui s'écartent des sentiers battus. Question de forme... À un moment ou l'autre, tous les techniciens ou réalisateurs avec qui j'ai travaillé ont manifesté, par leur comportement, les mêmes dispositions à notre égard; sauf quelques rares exceptions, heureusement. Bien sûr, on peut réussir à gagner sa vie en production T.V., mais à quel prix?

En cinq ans, j'ai vu plusieurs femmes abandonner la partie. Non pas qu'elles se croyaient moins douées ou moins fortes (on leur fait peut-être davantage la vie dure dans la mesure où les femmes compétentes et sûres d'elles représentent une menace), mais elles décidaient un jour que ça ne valait plus le coup de tenir cette tension.

Au début, lorsqu'on arrive dans une équipe de production, il faut nécessairement prévoir une période d'adaptation, même pour une personne d'expérience: le temps de se familiariser avec l'équipement qui peut varier d'un endroit à l'autre, avec les manies du réalisateur, etc. Pour une femme, ce premier test n'est pas nécessairement le plus difficile. Si elle a la chance de travailler avec des hommes qui ne se veulent pas sexistes (les autres, on n'en parle pas) elle pourra s'in-

tégrer sans trop de heurts. Trop heureux de pouvoir nous apprendre le métier, les gars ne ratent pas une occasion de nous aider, expliquer et ré-expliquer les habitudes et conventions de la « boîte ». Aussi longtemps que la situation permet que ces rapports subsistent — Tu m'apprends, je te demande conseil —, c'est la lune de miel. Mais à partir du moment où ils devraient normalement évoluer vers une relation d'égalité, tout se gâche. Cette gentille petite chose inusitée qu'est une femme à la caméra devient une voleuse de job, une incompétente, et, comble du grotesque, elle perd sa féminité.

Récemment, après un tournage de prestige, on a vu le producteur (notre patron) faire une sortie fougueuse contre les deux femmes qui étaient à l'équipe technique ce jour-là. Elles portaient des « jeans » et avaient fumé au travail... devant tout le monde! « De quoi avions-nous l'air », « Tous les yeux étaient tournés vers vous! » (Bien sûr, il suffit qu'une femme caméraman soit affectée à une conférence de presse pour que tous les journalistes soient dérangés pendant un moment.) De toute façon, dans sa colère, qui est en partie responsable du chômage de ces deux femmes, jamais notre distingué patron n'a fait mention de la tenue vestimentaire des autres membres de l'équipe, des hommes il va sans dire. Plus tard, nous avons réalisé que nos camarades de travail, si progressistes soient-ils, endossaient les critiques du patron. « Tu n'es pas assez glamour », ont-ils dit à l'une d'elles. Je serais tentée d'ajouter que ces bonhommes portent à peu près tous les cheveux aux épaules, une barbe de trois jours et des vêtements adaptés à leurs conditions de travail. C'est-à-dire un pantalon résistant, souvent rapiécé, des bottes de construction et une chemise qui n'a rien à craindre d'une tache ou d'un accroc supplémentaire. En fait, on imagine mal comment on pourrait transporter des câbles de caméra, des caisses et valises d'éclairage, grimper au plafond pour y fixer des « spots »... en robe, bas de nylon et talons hauts! Et le tout sans transpirer et sans que le maquillage coule.

CAMÉRAMAN

BROCHU

En lettres dorées sur un carton d'invitation : « Son honneur le maire Jean Drapeau et J. Robert Ouimet, présidents-conjoints, ainsi que les membres du comité d'organisation ont le plaisir de vous inviter au déjeuner de la prière pour les Chefs de file de Montréal, le jeudi 25 septembre 1980, à 8 heures du matin, le Grand Salon, Hôtel Reine-Élisabeth. »

Sur un deuxième carton : « Le conférencier d'honneur de ce déjeuner sera Jean-Marie Poitras, Président et Chef de la direction, le groupe La Laurentienne.

L'histoire de notre pays nous enseigne que nos chefs de file se sont toujours tournés vers Dieu pour recevoir Sa force et Sa direction. Dans cet esprit, le déjeuner national de la prière a été inauguré en 1964 et est un événement annuel à Ottawa.

Dans le but d'augmenter la force spirituelle et morale de la nation par l'entremise de personnes responsables qui sont sympathiques à ce concept du bienfait de cette action de Dieu, des déjeuners semblables ont été tenus dans des provinces ainsi que dans plusieurs villes du Canada. »

Tentative de description d'un déjeuner de têtes à Montréal-Québec

25 septembre,
un jeudi matin vers 8 heures

Heureusement, même en période de crise, il y a des gens qui jettent leurs choux gras, qui donnent des perles au pourceaux. C'est ainsi que cette somptueuse invitation est tombée dans les mains profanes de la Vie en rose. Comme le monde appartient, semble-t-il, à ceux qui se lèvent tôt, j'étais ce matin au Queen Elizabeth sans trop savoir à quoi m'attendre.

Le premier coup d'oeil valait le déplacement. Dans le Grand Salon, à perte de vue, des dizaines de tables rondes, et autour, des centaines d'hommes, plutôt d'af-

fares. Sept cents, plus précisément : catégorie Chefs de file. Abominable odeur d'after-shave. Paysage dans les tons de brun, gris et marine avec quelques notes gaies dans les cravates pour compléter l'uniforme. En tout et partout, quatre femmes, âge mûr et tailleurs stricts.

À part quelques chaises ici et là, une seule table déserte au fond de la salle. Je m'y installe, parfaitement mal à l'aise. Après avoir longuement hésité, deux hommes me demandent la permission de s'asseoir, en me regardant de travers. J'ai l'impression d'être à poil tellement mon sexe, mon âge et mon allure détonnent. Et puis je suis trop myope pour jouer moi aussi à spotter-les-grosses-légumes.



*Ceux qui pieusement
Ceux qui copieusement*

Mon voisin de gauche est vieux et recueilli, mon voisin de droite porte la trentaine avec assurance. D'ailleurs, il en vit, de l'assurance. « Une petite agence fondée modestement et qui ne cesse de prendre de l'ampleur, beaucoup de contrats, une succursale à Québec, de grosses responsabilités, 55 employé-e ?-s, 55 problèmes. » (Non, il se reprend, 55 « défis ».) Jus d'orange et sourires satisfaits ponctuent le Positive Thinking. Mais ma présence l'inquiète et dévalue la sienne. Je n'ai pas l'air d'un chef de file. Serait-il venu pour rien ? Y aura-t-il des gens importants ?

L'atmosphère se détend. Pierre Péladeau vient de s'asseoir avec nous. Nous sommes au complet. Le spectacle peut commencer.

(FADE OUT. SILENCE)

Place aux Petits Chanteurs du Mont-Royal. Candeur et innocence. Fraîcheur. La voix qu'ils ont pour entonner le Notre-Père. Leur chair tendre. Le contraste est saisissant.

Le P.D.G. de Ouimet-Cordon-Bleu, J. Robert Ouimet, est maître de cérémonie. Sa voix porte. Nous les leaders... Hommes de Bonne Volonté... Donner l'exemple... Fraternité... Solidarité...

*Ceux qui majusculent
Ceux qui ont du ventre*

Brook F. Clark, associé principal de Ogilvy-Renaud, casse son français sur la prière d'ouverture.

Je me tire des applaudissements grâce à un bon timing pour boire mon café.

(LUMIÈRE. ENTRACTE. PETIT DÉJEUNER.)

Croissants gras, oeufs brouillés et saucisses. Harcelé par ses voisins qui préféreraient boire ses paroles plutôt que du café pâlot, Péladeau consent à marmonner : « Ouan, paraît que c'est rendu une grosse affaire ces déjeuners-là. »



Dieu sait pourquoi, plus je regarde loin devant moi, plus je me sens claustrophobe. Je pense à Bozo-les culottes ; il y a plus de monde ici que dans un 747... (et quand la bombe a explosée, de tous ces personnages, il n'en est rien resté)² (FIN DE L'ENTRACTE. FADE OUT)

Sur le programme, on lit : Présentation de la table d'honneur. C'est le moment que choisit le gars de Cordon Bleu pour expliquer qu'il n'y a pas de table d'honneur parce que nous prions et mangeons dans un grand esprit de simplicité, ensemble, entre Chefs de file.

Lecture de l'Ancien Testament par Pierre Desmarais II : Deutéronome, 1 à 9. Un boutte sur la loi et le respect de la loi.

Ceux qui flottent et ne sombrent pas

Laurent Beaudoin, Président du Conseil et Chef de la direction de Bombardier inc., a préféré le Nouveau Testament, saint Matthieu : « Tu aimeras ton Prochain comme toi-même. » Édifiant de la part d'une compagnie engagée à fond dans l'industrie de guerre et qui ne songe qu'à acheter des Space Research, des Solaris ou une ferme dans les Cantons de l'Est pour jouer avec leur équipement militaire...

*Ceux qui donnent des canons aux enfants
Ceux qui donnent des enfants aux canons*

Jean-Marie Poitras, Président du groupe La Laurentienne, est conférencier d'honneur. 20 minutes de speech. Tout y passe. Notre Rôle de leadership... Les plus grands Leaders sont les plus grands Serviteurs... L'Humilité nécessaire... Ne pas négliger les petites gens... Les joies de la Paternité... La différence entre Mécénat et Charité... L'Humilité nécessaire pour accepter la Charité...(Ici, une longue histoire de dépouillement d'arbre de Noël pour son fils handicapé mental)... La Vie Intérieure versus la Course contre la montre...(Péladeau regardait justement la sienne)... Dieu comme antidote (Péladeau s'impatient)... La Sérénité... et (enfin...) La Solidarité !

*Ceux qui croient
Ceux qui croient croire
Ceux qui croa-croa*

Drapeau clôture à toute vitesse et remercie Jean-Marie pour le bien qu'il nous a fait.

Ceux qui sont chauves à l'intérieur de la tête

Et sur un fond de Petits Chanteurs, 700 chefs de file retournent à leurs affaires, à la queue leu leu.

Dans cette salle, aucun journaliste, aucune caméra, aucun magnétophone. Pas un mot n'en sera dit dans les médias. En toute discrétion, comme ça, de temps en temps, un peu partout, nos chefs de file se rassemblent. Pour se voir et se reconnaître, pour se remonter la morale, parce que puissants, ils sont plus près du Tout-Puissant mais savent malgré tout que pour survivre, ils ont besoin, eux aussi, d'entretenir leur solidarité.

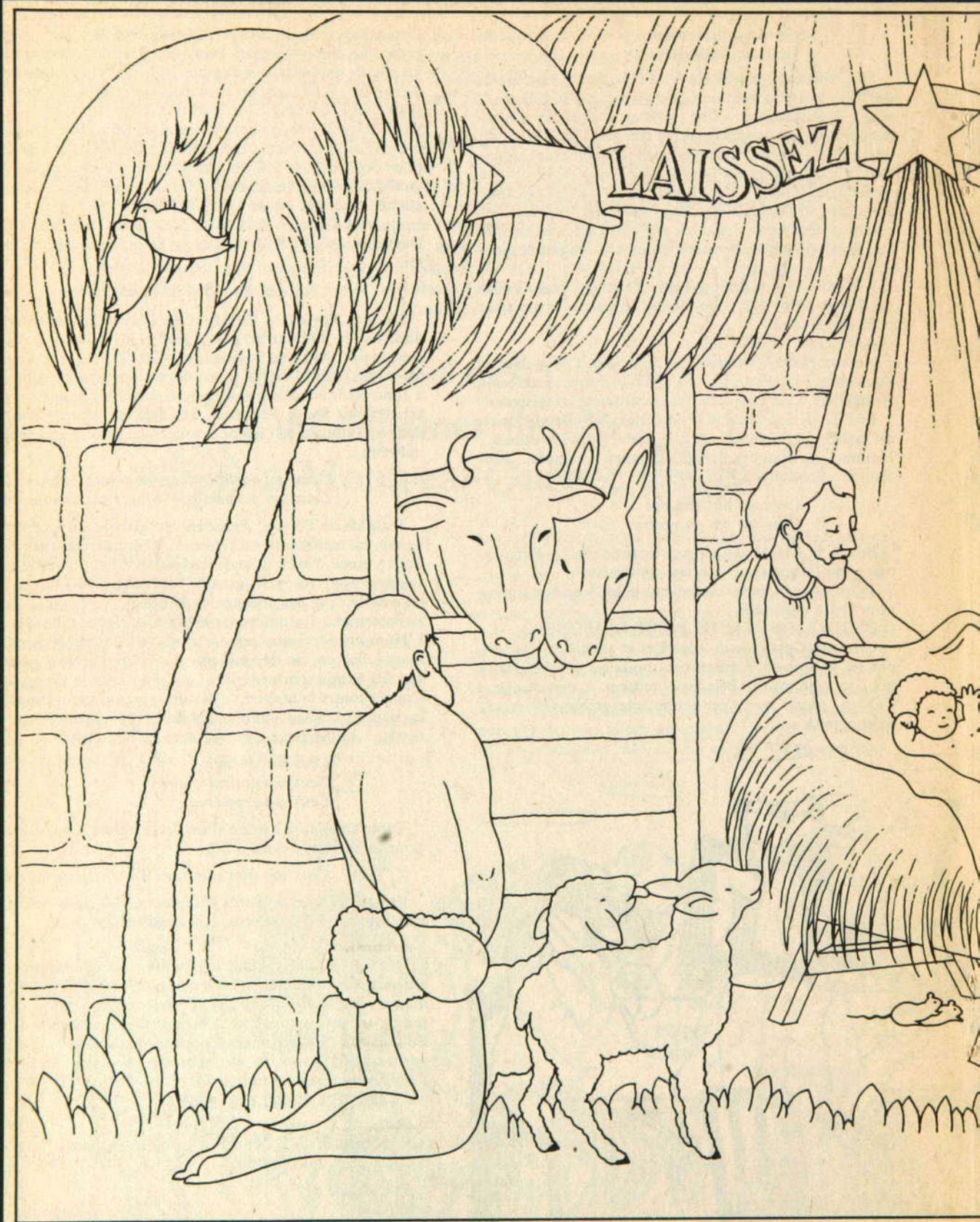
Il est bientôt midi. Je suis au bureau et je viens d'écrire 6 pages dans mon journal.

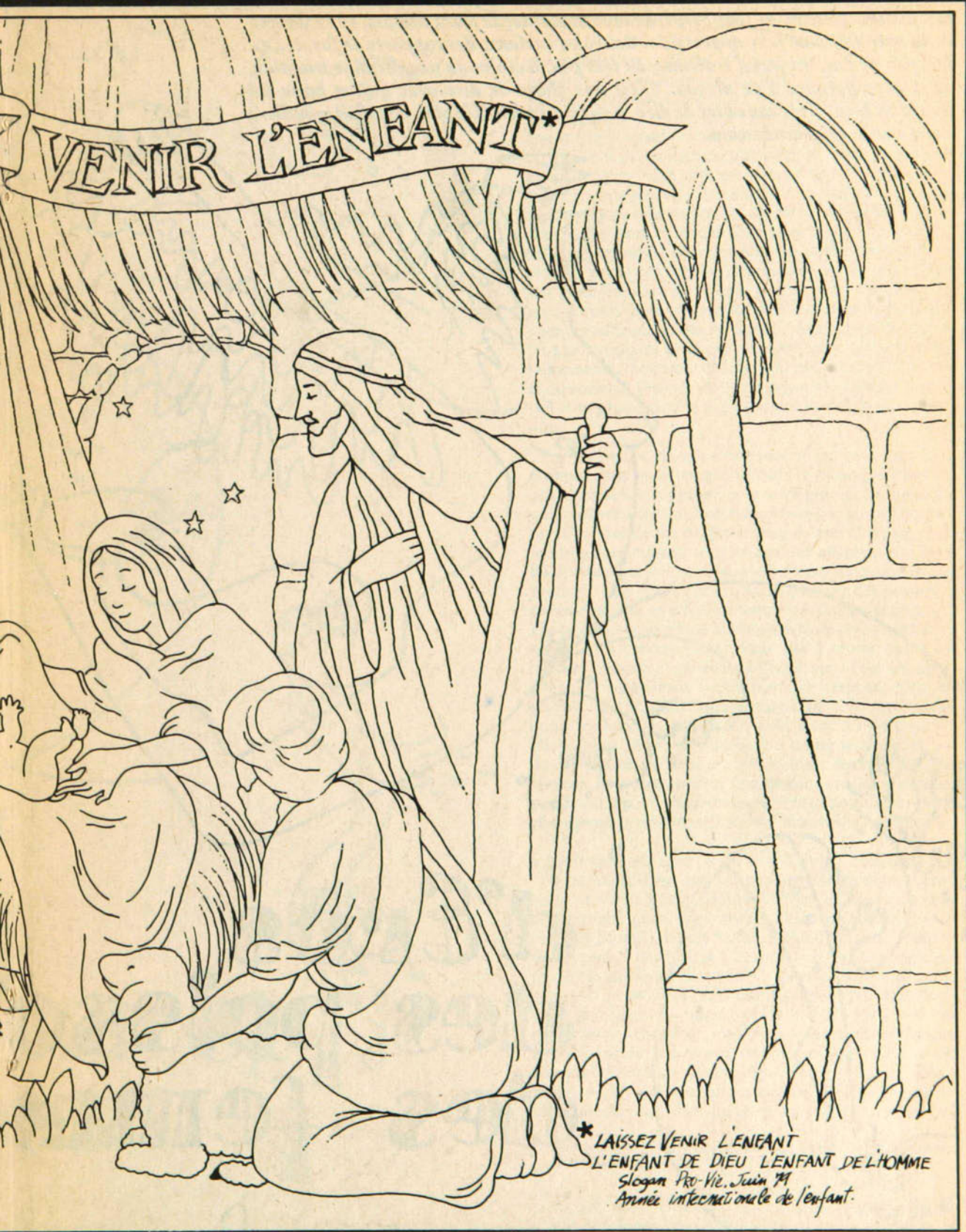
Je les hais.

Sylvie Dupont

1. Le titre et les textes viennent de Prévert « Tentative de description d'un dîner de tête à Paris-France 1931 », *Paroles*, Ed. Gallimard, 1949.

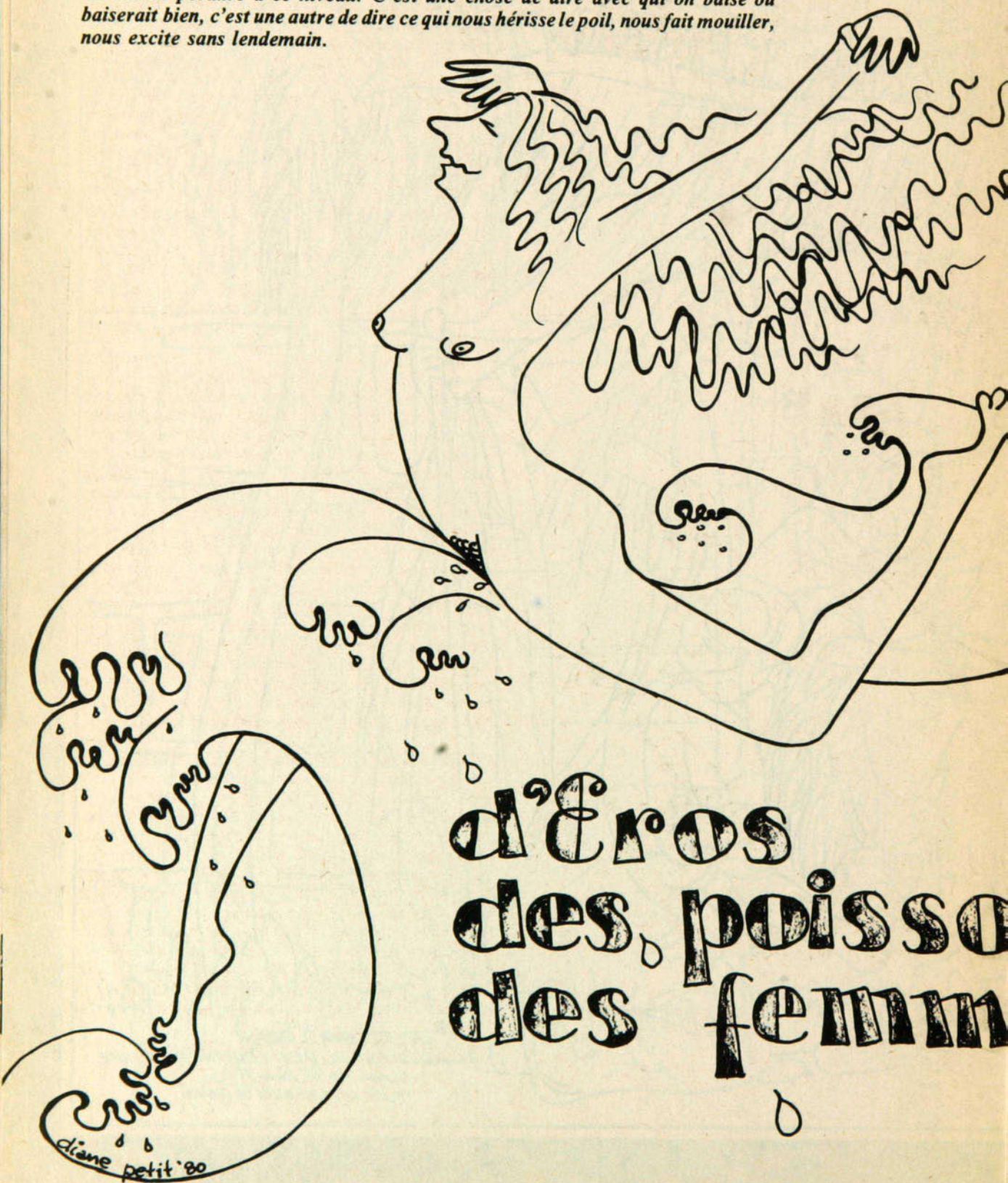
2. *La java des bombes atomiques*. Boris Vian.

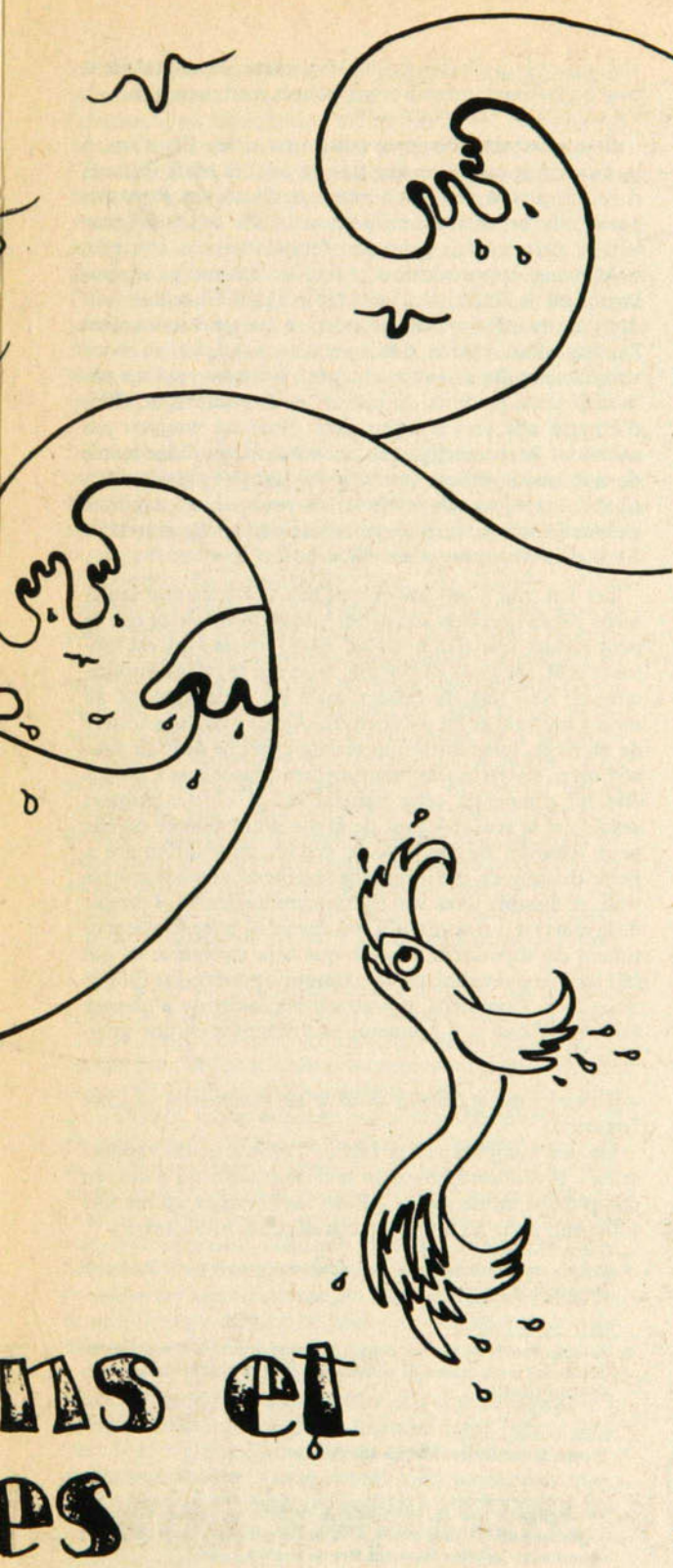




* LAISSEZ VENIR L'ENFANT
L'ENFANT DE DIEU L'ENFANT DE L'HOMME
Slogan Pro-Vie, Juin 79
Année internationale de l'enfant.

Les femmes parlent de leur corps, de leur sexualité, de leurs amours, elles parlent de la spécificité de leur oppression, des rôles sociaux, des rapports de force. Les femmes ne parlent pas d'érotisme, ou très peu, à croire qu'une certaine tradition du silence perdure à ce niveau. C'est une chose de dire avec qui on baise ou baiserait bien, c'est une autre de dire ce qui nous hérissé le poil, nous fait mouiller, nous excite sans lendemain.





Comment raconte-t-on sa volupté? Rares sont les femmes qui se sont approprié le sujet et, surtout, qui poursuivent leurs désirs en conséquence. C'est un sujet toujours un peu en marge du féminisme car nous nous battons principalement pour une nouvelle identité sociale, non pour notre *plaisir*. Freud nous aura au moins appris que l'organisation sociale (le principe de la réalité) et l'érotisme (le principe du plaisir) ne se mesurent pas à la même échelle, voire sont perpétuellement en contradiction. Ne vous êtes-vous jamais relevées après 4 heures, 12 heures, 2 jours de volupté et de baise indescriptibles en vous demandant comment faire pour reprendre le cours de la vie normale? Plonger dans l'érotisme c'est comme plonger dans l'eau. Je sens chaque pore de ma peau s'ouvrir et se mouiller de plaisir, je sens toute l'étendue de mon corps, l'omniprésence de mes membres et, je n'ai ni nom, ni adresse, ni âge, ni travail, ni enfant. L'érotisme est aux antipodes de ce qui est « civilisé », bien, correct, raisonnable. Il est une chose en soi, en dehors de l'affectif et du social, à l'envers de la vie organisée axée sur le travail et la production et régie par des principes de répression.

Le jour où je me suis demandée ce qui pour moi était érotique, une seule image me vint : la mienne, à 8 ans ou peut-être moins, appuyée contre les genoux de ma mère qui, confortablement assise dans le salon, glissait doucement le bout de ses ongles le long de mes chevilles, mes mollets, mes cuisses, tout en parlant allègrement. Pure libido mais pas très cochon. J'en entends au moins un qui profère : « un spectacle sur les migrations des poissons, ça pourrait être en effet un spectacle érotique féminin »¹. Les hommes (qui ont le monopole du discours sur l'érotisme, bien entendu) n'arrivent pas à croire que « les femmes peuvent s'intéresser à l'érotisme » tout en soupçonnant secrètement « que tout est sexe en elles, et jusqu'à l'esprit, qu'il faudrait sans cesse les nourrir, sans cesse les laver et les farder, sans cesse les battre... »² Dichotomie digne de l'idéologie dominante qu'on retrouve, d'ailleurs, dans le raisonnement des violeurs : les femmes sont pudibondes, font comme si elles n'avaient pas de cul, mais il s'agit de sauter dessus pour les révéler à elles-mêmes, c'est-à-dire, lascives, insatiables, cochonnes.

« *I believe in sex after death* » — Talulah Bankhead

Il est indéniable que pour quantité d'hommes l'érotisme se réduit à la génitalité ; 2 pubis en sandwich et le tour est joué. Quand, par contre, l'élite intellectuelle (voir Georges Bataille, Henry Miller, Roland Barthes, William Burroughs...) décide que « l'acte sexuel de l'homme n'est pas nécessairement érotique »³, alors on nous entretient d'agression, de violence, de mutilations — plus haut, toujours plus haut — « jusqu'à la mort ». S'il y a une vision proprement masculine, c'est bien celle de cet infatigable Éros-Thanatos. Combien de fois a-t-on entendu un homme murmurer après l'éjaculation, « ah... j'peux mourir ». Moi, ça me fait mourir de les entendre, autrement pas du tout. Mais qui est-ce qui veut mourir ici ? Qui

1. Entrevue avec Philippe Sollers dans *Les femmes, la pornographie, l'érotisme*, Seuil, 1978, p. 165.

2. Paulhan, Jean, « Le bonheur dans l'esclavage », Préface à *Histoire d'O*, Jean-Jacques Pauvert, 1972, p. v.

3. Bataille, Georges. *L'érotisme*, Éditions de Minuit, 1957, p. 35.

croit que la « continuité » est dans la mort ? Combien de femmes conçoivent que leur désir se conjugue avec l'effroi, leur plaisir avec la peur, l'angoisse ? Si des femmes entretiennent des fantasmes de prostitution et de viol, c'est rarement parce qu'elles veulent être possédées, défoncées et peut être mêmes tuées. Tout d'abord, ce qu'on imagine (le fantasme) et ce qu'on vit (la peur d'y laisser sa peau dans le cas du viol) n'est pas du tout du même ordre. Mais, surtout, nous subissons toutes l'impératif d'être désirables et désirées. C'est là notre seul rôle érotique qui ne demande ni expérience ni initiative : il suffit d'être là.

« Pour quantité de femmes », disait Malraux, « l'érotisme consiste à se mettre nue devant un homme choisi »⁴. Certes, les femmes, coulées dans la passivité, attendent de sentir le désir d'un homme pour elles, de s'enorgueillir assez pour peut-être s'en trouver érotisées. Mais nous ne sommes ni plus narcissiques, ni plus égoïstes que d'autres. Nous avons, plutôt, un sens aigu du devoir et a-t-on déjà vu le désir et le devoir s'accorder ? Si les femmes sont, depuis toujours et partout, les objets de désir par excellence, c'est bien ce qu'on attend d'elles. Qu'on soit adepte du tantrisme ou du taoïsme — deux philosophies qui vont quand même assez loin dans « l'art d'aimer » — on n'échappera pas à l'inébranlable catégorisation des sexes : l'homme en tant que sujet, semence, créateur, la femme en tant qu'objet, création, Autre. Les cartes sont sur la table et il n'y a qu'un jeu possible.

La plupart des hommes, d'ailleurs, tout « nouveaux » qu'ils sauraient devenir, ne supportent pas d'être désirés. Si on a eu droit récemment à un discours qui prétend le contraire, c'est sûrement que nous n'interprétons pas le désir tout à fait de la même manière. Dans *Orgasme au masculin*, on incite les « filles » à prendre l'initiative au lit, à acquérir expertise et techniques (ils sont très tannés de tout faire et de tout nous montrer), bref, à actualiser nos désirs. Ce qui semblerait se traduire, surtout, par un vagin extra-mouillé (sans quoi, danger de fâcheux et inopportuns débordements). Il est absolument sûr que les légumes au lit ne font guère plaisir — même pas aux légumes — et qu'un vagin qui mouille est plus appréciable, plus excitant, plus agréable (pour tout le monde) qu'un qui ne mouille pas. Là n'est pas la question. Si des hommes rêvent de devenir, eux aussi, de beaux objets sexuels au lit (assez compréhensible sinon, qu'est-ce qu'on fait là ?), combien d'entre eux supportent d'être plus subtilement désirés, combien acceptent qu'on ait des desseins à leur égard, qu'on interprète leur personne et leur vie, qu'on les moule au gré de nos seules intentions ?

La plupart des hommes ont le « principe de performance » solidement ancré tant dans leur tête que sur leur queue. Il ne faut pas les déranger quand ils réfléchissent, spéculent ou écrivent des poèmes, pas plus qu'il ne faut entraver leurs exploits physiques. Les hommes ont le contrôle parce qu'ils produisent et ils n'ont jamais fini de produire pour cette raison. Ainsi, de jeunes adolescents avouaient (piteusement mais avec toute la candeur de leur âge, 16-18 ans) qu'au moment de faire l'amour, acti-

vitité qui ne leur plaisait pas outre mesure, ils ne pensaient plus qu'à « rentrer assez creux pour la mettre enceinte »⁵.

Si une certaine idéologie masculine accule l'érotisme à la mort c'est peut-être que pour quelques brefs instants dans la « mise à nu », les hommes se dissolvent, l'ego disparaît, ils ne se reconnaissent plus. Ils ont *peur pour mourir*. Alors que, pour une femme, perdre son ego, oublier ses rapports avec la réalité, est davantage un soulagement. À l'instar de l'inimitable Talulah⁶, mieux vaudrait croire au sexe après la mort, ce qui est certainement l'envers d'un espèce d'érotisme cadavérique ou voué vaille que vaille à la reproduction. Nous ne voulons pas mourir dans les bras du plaisir, nous voulons insuffler d'énergie nos vies d'à peu près. Nous ne voulons pas sacrifier le moment par la fécondation (ou l'idée même de la fécondation) car nous sommes hantées par notre fertilité *tous* les jours de notre vie, ou presque. « La minute qu'une femme pousse des seins, menstrue, elle est trahie. Le plaisir n'est plus pour elle »⁷.

Les femmes n'ont pas ou ont peu de désirs non seulement parce que c'est malséant⁸, mais aussi parce que là peut résider leur seul pouvoir. Avoir un sexe qui est toujours prêt, toujours disponible mais qui se refuse implicitement, non pas du dehors mais du dedans, voilà au moins une marge de manoeuvre. Après plusieurs années de mariage, une femme qui se disait proche de jouir avec son mari, s'y refusa catégoriquement parce que « jamais elle lui donnerait cette satisfaction-là »⁹. Le rapport sexuel est le seul moment de la vie d'une femme où elle peut regarder de haut. Avec dédain ou indifférence à peine dissimulés, elle le regarde se dépenser dans son érection, se dissiper dans son sperme, inatteignable. Pouvoir de la martyre qui accomplit son devoir — avec tout le sentiment de supériorité morale que cela comporte — qui fait tout ce qui se doit et « personne ne pourra dire qu'elle aime ça ». Comment le pourrait-elle alors qu'à chaque fois elle risque son honneur, sa crédibilité et une grossesse ?

« *Qu'est-ce qu'on connaît du désir des femmes ?* » — Luce Irigaray

Depuis toujours, on a fait de l'érotisme, du rapport sexuel, de l'amour aussi, un seul désir alors qu'il faut en compter au moins deux. « Pour les hommes, ça marche tout seul, pour les femmes, tout dépend du contexte »¹⁰.

5. Propos recueilli au cours d'une rencontre organisée par le Bureau de consultation jeunesse.

6. Talulah Bankhead fut une actrice américaine dont la renommée est due moins à ses talents de comédienne qu'à sa riposte facile et son humour mordant.

7. Propos d'une femme interviewée pour cet article.

8. Le langage de tous les jours nous le rappelle sans cesse, d'ailleurs. « Quel enculé », « fuck you », « va te faire foutre » sont de graves injures alors qu'elles devraient être de tendres aveux.

9. Atelier sur les rapports hommes-femmes qui eut lieu récemment dans un CEGEP à Montréal.

10. Hans, Marie-Françoise et Lapouge, Gilles, ed., *Les femmes, la pornographie, l'érotisme*, op. cit., p. 164.

4. Cité dans *Les femmes, la pornographie, l'érotisme*, op. cit., p. 202.

Les hommes ont souvent des fixations — des gros seins, des jarretières, renifler le cuir et hop! —; pour les femmes, c'est décidément moins fétichiste. Nous avons moins besoin de fixations que de nous raconter une histoire, une mise en liberté, une mise en harmonie à peine imaginables. La mise en situation prime parce que, souvent, l'érotisme consiste autant en la rencontre qu'en le plaisir. « Le miracle de l'instant existe. Il ne vous suffit donc pas ? Bénissez le ciel pour les moments où quelqu'un s'évanouit dans vos bras, et vous dans les siens. Là vous touchez aux nuages, à l'eau courante, vous êtes un souffle dans le vent — et le reste, c'est la dure vie incompréhensible, qu'on vous a faite et que nous nous faisons, il n'y a qu'à la supporter »¹¹.

La plupart des femmes s'attendent à si peu, en fait, qu'elles finissent par préférer un érotisme périphérique. Plutôt que de poursuivre leur plaisir sexuel, elles misent sur le beau, sur un climat de sensualité. Érotisme et esthétique sont souvent inséparables : la fourrure, le sable, les frôlements, le clair-obscur, l'eau, les chattes... À la rigueur, des belles fesses d'hommes bien moulées dans un jean, rarement un pénis comme tel. Il ne s'agit pas seulement de palliatifs, de piètres consolations. Le contexte est érotique parce que la mise en scène dépend entièrement de nous, de nos ressorts sensuels, de notre propre jouissance. L'auto-érotisme est certainement plus salubre que l'anti-érotisme de nos débuts sexuels. À 20 ans, on ne parle pas d'érotisme, d'ailleurs, on couche ou on ne couche pas, guère plus. Il faut souvent une certaine dose de misère sexuelle pour constater que la volupté, le plaisir passent par soi d'abord et avant tout. Si on peut parler de « l'inexplicable confiance que suppose le simple fait d'ouvrir à quelqu'un d'autre son corps »¹², comment pourrait-on l'acquiescer sinon par l'amour de son propre sexe ?

Ne serait-ce pas, d'ailleurs, pourquoi les femmes aiment si souvent toucher ? Le toucher est doux, câlin, tout ça, mais il donne surtout l'impression d'une grande complicité. On peut croire, au moins momentanément, que « les distinctions s'abolissent », qu'on coule l'une dans l'autre, qu'on échange nos peaux. En touchant, on ne juge pas, on oublie, on pardonne. Combien de mères de famille ont été qualifiées de « frigides » alors qu'elles vivent souvent une toute autre volupté : le contact incessant avec leurs jeunes enfants. Quel mari, quel devoir conjugal sauraient rivaliser avec une sensualité quasi constante ? « Entre nous, le « dur » ne s'impose pas. Nous connaissons assez les contours de nos corps pour aimer la fluidité, notre densité se passe de tranchant, de rigidité »¹³.

C'est précisément cette qualité de « fluidité complice » qu'on attribue aux rapports femme-femme. Entre femmes, il n'y a pas le danger de perdre l'autre dans un paroxysme soudain. On se connaît méticuleusement bien. Mais surtout, il n'y a pas de modèles à suivre a priori, pas d'images de film qui auréolent soudainement la tête du

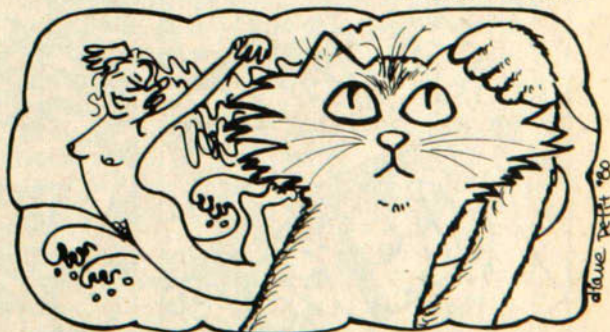
lit. On pourrait tout inventer, tout faire... Mais « les femmes ne sont pas seulement des objets sexuels pour les hommes, elles le sont aussi pour les femmes ». Leurs désirs, leur principe *actif* n'explorent pas du fait de rencontrer une autre qui leur ressemble. Comme toutes « bonnes » femmes, elles attendent. Et il est trop facile, voire dangereux, de s'en remettre à l'idée que les « femmes jouissent de tout et de rien » parce qu'alors nous refusons tacitement d'engager plus loin notre volupté, d'embrayer nos désirs. En plus, nous nous retrouvons nez-à-nez avec femme-nature et homme-culture.

Car, si nous avons du talent pour le toucher, nous ne savons pas très bien regarder. Le regard nous gêne. Nous l'avons subi comme distanciation, prise de pouvoir, désincarnation : « quand le regard domine, le corps perd de sa chair »¹⁴. Le regard est identifié aux hommes. Alors, on détourne les yeux, on rajuste nos boas, on remonte nos verres fumés, on rapproche nos enfants. Mais l'éloge de la tendresse nous suffira-t-il encore et toujours ? Nous oublions que la prunelle des yeux est pur liquide aussi, que là s'établit un premier contact, un premier testing, une affirmation tant soit peu subtile. Si nous misons sur l'interchangeabilité des rôles — le fantasme de certaines de voir leur amant faire l'amour avec un autre homme ou une autre femme en est révélateur — qu'en faisons-nous vraiment ?

Je sais très bien pourquoi des femmes me parlent de leur colère et de leur conditionnement plutôt que de leur cul, de tout ce qu'elles ne veulent pas plutôt que de ce qu'elles aiment faire, quand on aborde le sujet de l'érotisme. Les raisons sont bonnes et bien notées. J'ai quand même la nostalgie d'une plus grande gratuité de corps. Mais le sexe comme tel est toujours mal vu et difficile à vivre. Reste à le rabriller d'émotions incertaines.

Il y a tellement d'interdits à transgresser à notre égard avant de se déposer dans l'anticipation parfaite de nous-mêmes, avant d'aboutir aux quelques heures, aux quelques jours que seule la blancheur de mon corps ponctue. Je me referais une beauté de poisson d'eau douce, de nuage, de duvet de pissenlit, oui, mais qui suinte, qui frémit, qui dit. Je me travestirais, deviendrais une grande désobéissance érotique et me regarderais faire. Ces jours-ci (depuis que je ne cesse de penser à l'érotisme), le temps coule entre mes jambes, me fait sourire et ne me promet plus l'avenir.

Francine Pelletier



14. Irigaray, Luce, « Un autre art de jouir » dans *Les femmes, la pornographie, l'érotisme*, op. cit., p. 82.

11. Réage, Pauline, *O m'a dit*, Jean-Jacques Pauvert, 1975, p. 61.

12. Réage, Pauline, *idem.*, p. 58.

13. Irigaray, Luce, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Éditions de Minuit, 1977, p. 214.

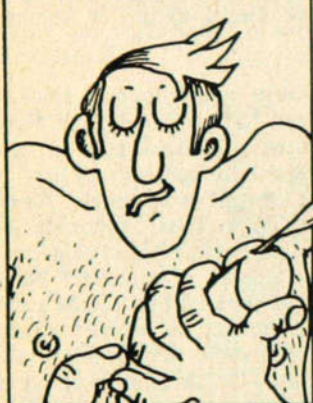


ELLE LUI PLUT À PLAT PETIT CONTE ROMANTIQUE*

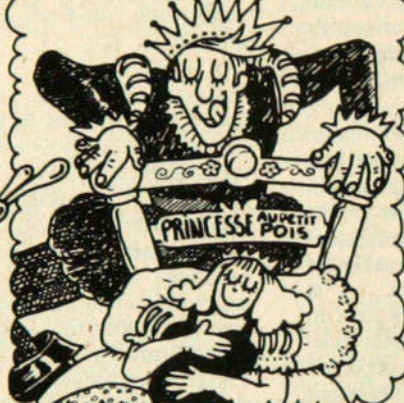
SCÉNARIO: MONIQUE DUMONT DESSINS: ANDRÉE BROCHU

LE RÊVE FOU D'UN PRINCE CHARMANT

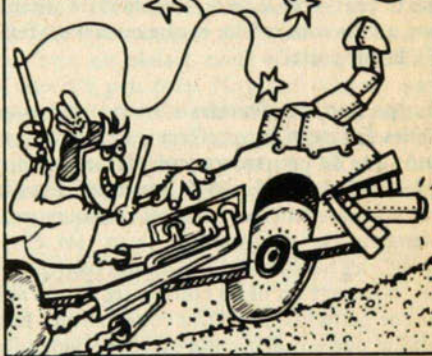
LE PRINCE CHARMANT SOUFFRAIT DANS SON CÉLIBAT



ET C'EST DANS CET ÉTAT QU'IL FAISAIT LES RÊVES LES PLUS FOUS



UN JOUR DONC, IL ENFOURCHA SON FIER COURSIER ET SE MIT À PARCOURIR MONTS ET VALLÉES À LA RECHERCHE DE LA BELLE ADORÉE



MAIS LA GUERRE DES SEXES EUT LIEU...

ET LORS D'UN BICENTENAIRE MÉMORABLE, LES PRINCESSES AU PETIT POIS, LES DORMANTES ET LES AUTRES FÊTÈRENT LEUR LIBÉRATION !!!

DEPUIS CE TEMPS IL Y A PÉNURIE DE PRINCESSES



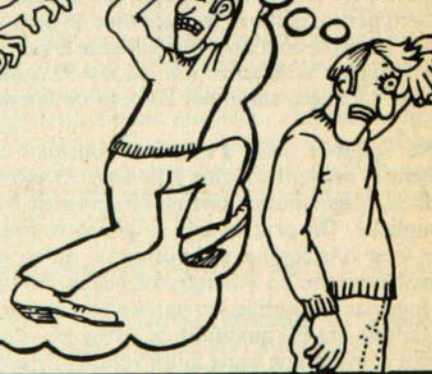
...CONFRONTÉ À LA DURE RÉALITÉ LE PRINCE CHARMANT PIQUA DU NEZ...



AH! AH! JE VAIS TE TRANSFORMER EN GRENOUILLE!

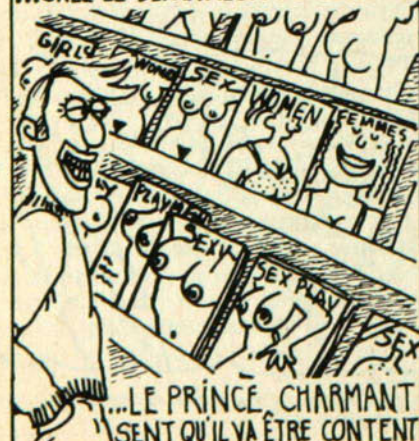
I'AM A FROG KISS ME

...MÊME QU'IL EUT UN PEU PEUR...



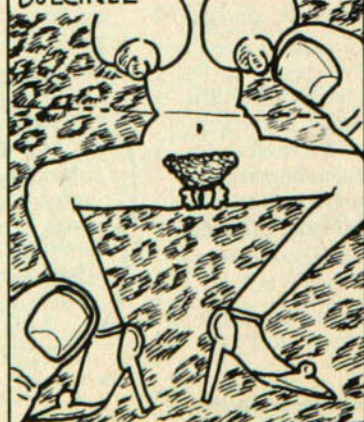
DÉNOUEMENT HEUREUX

...CHEZ LE DÉPANNEUR DU COIN...



...LE PRINCE CHARMANT SENT QU'IL VA ÊTRE CONTENT

IL A ENFIN RENCONTRE SA DULCINÉE



... QU'IL AMENA DANS SON BACHELOR CHAUFFÉ / MEUBLÉ OU IL VÉCUT HEUREUX ET N'EUT PAS D'ENFANT



BROCHU

* INSPIRÉ DU PLAYBOY (SEPT. '80): "WHAT SORT OF MAN READS PLAYBOY? A MAN WHO IS PREPARED TO SHARE HIS WILDEST DREAMS, KNOWING THEY CAN ONLY BE ENRICHED!"

tirer nos propres ficelles: l'Humour Féministe

Pulling Our Own Strings,
de Mary Kay Blakely et Gloria Kaufman,
Indiana University Press, 192 pages.



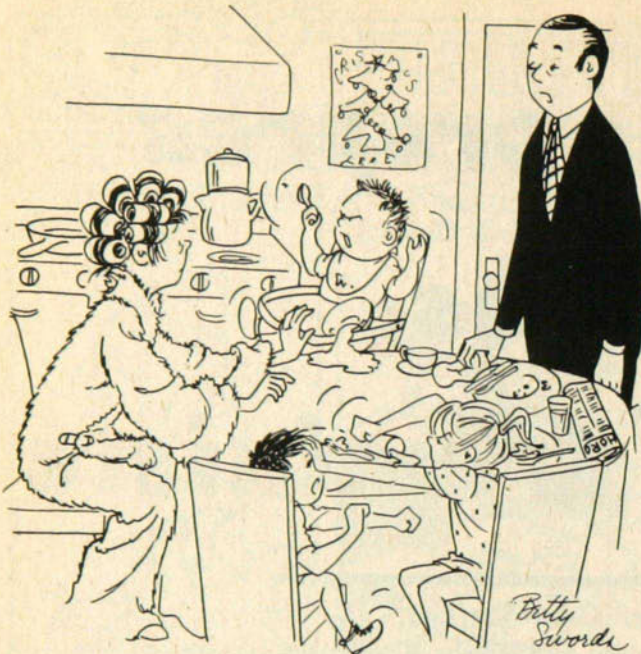
« Nous croyons — et je suis désolée Messieurs si cela offense votre amour propre — que les condoms devraient être mis sur le marché en trois grandeurs, car nous avons constaté que les échecs de cette méthode tendent à se produire aux deux extrémités de la courbe. Chez l'homme menu, ils ne tiennent pas en place, et chez l'homme plutôt bien « membré », ils éclatent. Les femmes achètent bien des brassières dont les bonnets varient en grandeur A, B, C, ou D, et je crois que l'efficacité du condom se trouverait améliorée s'il se vendait dans différentes tailles. On pourrait les étiqueter comme les olives : jumbo, colossal et super-colossal, ce qui éviterait à certains de devoir commander des « smalls ». »

(Barbara Seaman, communication au Select Committee on Population, mars 1978)

Cet été, au festival de musique de femmes du Michigan, j'ai rencontré Gloria Kaufman qui m'a offert en primeur un exemplaire encore tout chaud de son livre pour que je puisse en faire une critique dans notre « feminist magazine ». Depuis ce temps, j'avais jusqu'à très récemment le privilège de posséder l'unique exemplaire de cet ouvrage merveilleux à se trouver en captivité sur le territoire québécois. Je ne m'en sépare jamais, comme d'un objet fétiche secret, qu'il me faut protéger de la convoitise d'une certaine dessinatrice de bandes dessinées (elle irait jusqu'au rapt) qui habite à quelques rues de chez moi.

Craques, devinettes et farces...

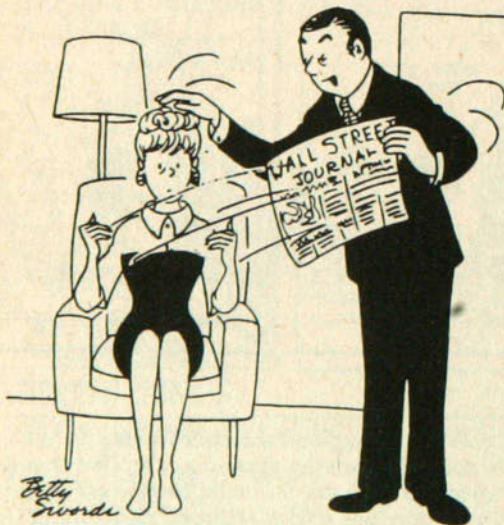
« One-liners », jokes en raccourci, le genre est très efficace et si économique. Ici, on appelle ça une craque, ça pousse et ça se pousse pas mal partout. Et ça ne respecte rien.



"Well, I've got to go to work, even if you don't."

The Mastermind

© RIM HURLEY 1974



"WHEN I WANT YOUR OPINION I'LL TELL YOU WHAT IT IS"

Les plaisanteries sur le mariage sont aussi vieilles que l'institution elle-même. L'humour féministe les rajeunit.

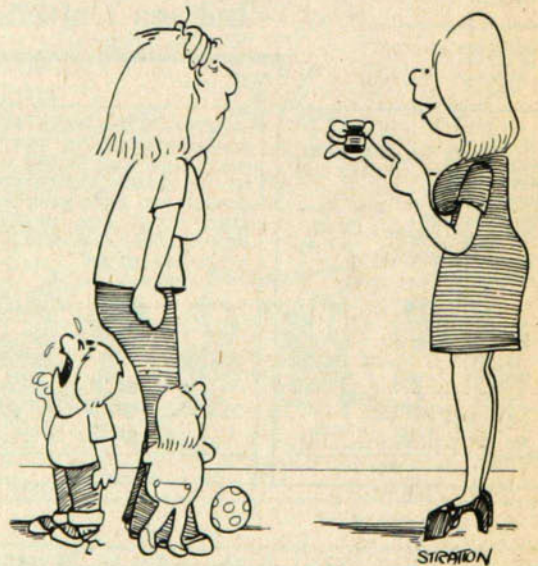
Mais il ne se contente pas de redéfinitions *punchées* des bonnes vieilles valeurs sûres : il exploite le comique de situation, il grossit jusqu'à l'absurde les travers de la vie quotidienne, les dédramatise. Jasant avec une amie dans un grand magasin, une mère de famille se surprend dans un miroir en train de bercer et de flatter les sacs à provision qu'elle avait dans les bras. Troubles dysfonctionnels de la maternité, ajoute-t-elle. Humour clin d'oeil. Pourquoi est-il impensable pour une mère de famille de figurer parmi la liste des « dix personnages les plus puissants au

« One-liners », jokes en raccourci, le genre est très efficace et si économique. Ici, on appelle ça une craque, ça pousse et ça se pousse pas mal partout. Et ça ne respecte rien.

« La société, c'est comme danser un plain : les hommes mènent, les femmes se font piler sur les pieds ». (Lily Tomlin)

« Toute femme qui pense encore que le mariage, c'est une affaire de partage 50-50 ne fait que prouver qu'elle ne connaît rien ni aux hommes ni aux pourcentages. »

« Mon mari m'a rendue très heureuse en ajoutant une certaine magie à notre mariage. Il a disparu. »



"Common aspirin cures my headaches if I follow the directions on the bottle—Keep Away from Children."

monde » publiée par le prestigieuse *Journal-Gazette*? Parce que traces de pablum, de confiture de prunes ou de plasticine sont difficilement imaginables sur de si augustes personnes. Éloge de la maternité comme irremplaçable leçon d'humilité...

L'hystérie périodique

Quant aux sujets « douloureux », aux sujets graves, de ceux qui alimentent lignes ouvertes ou thèses de maîtrise, notre anthologie de l'humour féministe ne les a pas oubliés non plus : sexualité, folie, menstruations... Dans

« Becoming a Tampax Junkie », Ivy Bottini confesse que depuis l'âge de douze ans, elle est accrochée aux tampsax de la même façon qu'on peut être toxicomane ou alcoolique. Elle ajoute d'ailleurs n'être pas la seule dans ce cas, dans un témoignage-vérité extrêmement émouvant (où j'ai bien dû finir par me reconnaître) : « Je les cache partout dans la maison. Sous le divan, dans le salon au cas où ça commencerait là... dans le réfrigérateur pour les chaudes journées d'été. Quand je rentre dans une pièce où il y a des femmes qui me connaissent, elles se détendent toutes... Je suis leur couverture... »

Le spécial du samedi soir

Des fois, ça me prend une soirée à moi toute seule. Faire jouer ma musique préférée à tue-tête, parler à personne. Prendre un bon bain chaud. Allumer la chandelle, brûler l'encens... fumer un petit joint. Ça fait que j'sus dans mon bain en train de manger des cornflakes et du beurre de peanuts, puis je me dis « c'est correct, c'est correct, tout va bien, j'pourrais même faire couler l'eau maintenant », quand tout à coup j'entends... UN BRUIT.

Je cours à la fenêtre, y a personne, une chance que j'étais pas mouillée !

O.K. Je suis rassise dans le bain quand j'entends un autre bruit ! Ça fait que je cours à la porte, y a personne. Je me glisse le long du mur jusqu'à la fenêtre, je soulève un petit coin du rideau pour voir. Toujours personne. Savez-vous pourquoi ?

Parce qu'ils sont tous cachés dans les buissons. Voyez-vous, ce soir, tous les violeurs de l'État de New York sont devant ma maison. Des grands, des petits, certains dont les testicules ne sont pas descendus, d'autres avec juste un testicule descendu, d'autres avec les deux, cinq avec trois, des prothèses - en imperméable. T'as jamais vu autant d'imperméables de ta vie. À tel point qu'il y a même des imperméables qui n'ont personne à l'intérieur. Pis y en a pas un qui porte des culottes, rien que des chaussettes noires, des jambes poilues et des imperméables. Il faut que je fasse le nécessaire.

Voyons voir. La porte est verrouillée, pis j'ai mis le cadenas, la chaîne, les deux par quatre, un pour le haut, un pour le bas, l'enregistrement des jappements de doberman, de la vitre cassée pour les bords de fenêtre, je vais faire bouillir quelques chaudrons d'eau et et... je ferai un cercle de feu avec les pieds de table.

J'prends mon bain pis je vais dormir.

Quatre heures du matin, j'entends... UN BRUIT. C'est un vrai bruit, c'est un bruit dont le bruiteur devrait être fier. Merde. Il y a quelqu'un dans ma maison. Ça fait que j'pogne

mon lance-flammes et mon couteau de survie Eddy Bauer et mon baite de baseball et ma bombe lacrymogène et mon ourson et nous nous précipitons dans le salon et

Y EST LÀ :

Smegma, le prototype de tous les violeurs. Smegma avec sa face « shake and bake ». Ce gars-là est tellement laid qu'on l'oblige à porter son bas de nylon sur la tête. Comment as-tu fait pour rentrer icitte ? Il me répond : « Mrrgh grbrngrhmm grwnyhbl ghmm... » La cheminée ? T'as pu rentrer par la cheminée ?

Merde. J'ai oublié de la bourrer de torchons imbibés d'essence ! C'est vrai c'qu'ils disent. Je l'ai cherché. (Naomi Wesstein)

En lisant ce « spécial du samedi soir », je me suis dit que ça prenait bien une juive new-yorkaise pour réussir un tel tour de force : s'attaquer à la réalité du viol en nous permettant de rire de nos peurs sans en nier les causes réelles. Son texte vient puiser dans la meilleure tradition juive américaine à la Woody Allen, caractérisée par le besoin énorme de décanter sa propre victimisation par le moyen qui fait des fois le plus de bien : l'humour.

L'humour féministe n'est pas le reflet à l'envers de l'humour mâle. Il ne nous faut pas à tout prix une victime, un dindon de la farce. Kaufman explique dans son introduction que « l'humour féministe provient d'une sous-culture qui ne tolère pas les stéréotypes, particulièrement ceux sur le sexe... soyons claires sur le traitement que l'humour dominant (mâle) nous a toujours réservé. Il a fallu plusieurs siècles pour produire le stéréotype de LA FEMME dans l'humour mâle. En 101 après J.C., dans la Sixième Satire de Juvénal, LA FEMME (toujours la même) est coulée dans le moule du personnage bête et méchant. Elle est menteuse, prétentieuse, castratrice, bavarde, agressive, vulgaire, nymphomane, insatiable, sans scrupules, et dégoûtante. Il est notoire que la stupidité et la notion de LA FEMME comme être incapable sont absents de la liste de Juvénal. LA FEMME de Juvénal est plutôt dangereusement intelligente — la castratrice originelle. L'humour mâle auquel nous avons droit aujourd'hui a incorporé les deux derniers traits à la liste des caractéristiques « féminines » : la figure est donc complète.

Au contraire de l'humour dominant qui nie carrément notre réalité, l'humour féministe nous fournit une lunette d'approche pour mieux la voir. Pour une fois nous rions de bon coeur.

Lise Moisan



NOUS ACHETONS VOS LIVRES
842-4989

librairie
opuscule
LIVRES D'OCCASION

4690 ST-DENIS (angle Gilford, métro Laurier)



LUNE D'ELLES
4743 St-Denis

vêtements anciens
dentelles, accessoires
845-6398

café campus

**BAR
D'EN
BAS**

spectacle

du jeudi au dimanche

ENTREE: le chapeau

coin Decelles et Reine-Marie bus 51/65

Tél.: 679-7466
Sur rendez-vous

PHYSIOTHERAPIE

Méthode Mézières - Réflexothérapie

Port de mer, app. A0317

101 Place Ch. Lemoyne, Longueuil

Thérèse Ménard

Physiothérapeute, M.C.P.P.Q.

Hélène Bélanger, d.r.

Docteur en Chiropratique

SUITE 900
407 ST-LAURENT
MONTRÉAL, P. QUÉ.
MÉTRO PLACE D'ARMES

SUR RENDEZ-VOUS
871.8520

Pour consultation téléphonez à
(514) 688-1044

LUCE BERTRAND
psychologue

Membre de la Corporation des
Psychologues du Québec

Problèmes relatifs à l'homosexualité

L'ESCABEL
présente

LE SOUFFLE DES MONTAGNES
une histoire/femme

jusqu'au 14 décembre
du jeudi au dimanche

Réservations nécessaires : 931-8401/276-4267

la saga des poules mouillées



Résumé

Une nuit, en terre d'Amérique vers le nord, quatre femmes se sont donné rendez-vous dans un vortex fabuleux. Elles se nomment Laure Conan (L'Ancienne), Gabrielle Roy (Petite Corneille), Anne Hébert (Tête Nua-geuse), Germaine Guèvremont (La Paroissienne).

Germaine et Laure viennent d'accueillir Anne et Gabrielle au coeur de l'espace qu'elles ont inventé. Pour célébrer cette rencontre mythique, elles ont préparé un banquet, Germaine s'attachant davantage à l'aspect liquide — soupe, alcool de bebittes, liqueur — et Laure, à l'aspect solide — tartes, pain, etc.

La rencontre est joyeuse jusqu'au moment où, s'emparant d'une miche de pain, Gabrielle l'élève au-dessus de sa tête en affirmant que « ceci est son corps », que c'est là l'héritage génétique invisible des femmes. Outrée et n'y voyant qu'une parodie de la « sainte » messe, Laure l'interrompt...

La peau de la grande oursonne

Germaine. — Petite Corneille, je crois que tu vas trop loin !

Laure. — Tu m'exaspères, pis tu me fais peur !

Gabrielle. — (à Laure) Mais, très révérende mère supérieure, ceci n'est-il pas votre pain, votre sueur, vos mains en mission d'amour, d'énergies dans la farine et le levain ! Qui donc fait le pain, sur la Terre promise ? Depuis des siècles et des siècles, du grand nord au grand sud, depuis les premières lueurs de l'aube, qui donc se penche sur la nourriture, qui donc converse avec le feu dans le four ?

Germaine. — Les femmes. les mères...

Laure. — Je ne le nie pas ! Mais de là à parodier une sainte cérémonie, celle de la sainte table...

Gabrielle. — Mais pour moi, elle n'est pas sainte. Tout au plus scandaleuse et vampirique. Nécrophile en plus!

Germaine. — C'est vrai que la sainte table, c'est nous qui la mettons!

Laure. — Je ne le prends pas. Non! Non! Non!

Gabrielle. — Fiat! Fiat! Fiat!

Germaine. — (fataliste) On vient d'atteindre un point de non-retour...

Gabrielle. — Fiat et marde! J'ai deux mains, l'Ancienne, et avec ces deux mains-là, je touche à toute! À nous toutes, dans ce pain-là! Que je mange, que je digère. Salut à vous mes mères pâtissières, mes mères du gâteau des anges, de la manne dans le désert, du blé dans les plaines de la pleine lune. Je vous romps vivantes, mes mères timides, mes mères effacées de la carte géographique de l'histoire! Mères des toundras, des îles flottantes, mères des enfants de la terre, je vous avale et je vous intègre car ceci est votre corps comme il est celui de Germaine, d'Anne, de Laure et le mien!

Germaine. — (à Laure) L'Ancienne, je t'avoue que je suis ébranlée...

Laure. — Alors tu as l'ébranlement facile, la Paroissienne. Moi, je suis outrée! Choquée! (à Anne) Et toi, Tête Nuageuse! Oui, toi! Avec ton air cosmopolite de madone-des-sleepings-dans-le-transsibérien-express-d'Agatha Christie...

Anne. — C'était l'Orient-Express, ma chère Miss Marple...

Laure. — Regarde où tu nous a menées avec ton cognation-cognatique-génétique-pas-de-traces, pas de témoins...

Anne. — (l'admirant) Comme dirait Marie Savard, voilà une tragédienne à l'aise! Et où donc?

Laure. — Mais au crime... À l'assassinat pur et simple... Au schisme!

Anne. — (agacée) Tu fais des métaphores ou tu parles sérieusement, Laure-Agatha-Conan?

Laure. — Tu n'as rien compris! Petite Corneille est en train d'assassiner...

Anne. — La liturgie? La religion? Ne t'inquiète pas, l'Ancienne! La liturgie, la religion, c'est comme le fédéralisme: toujours renouvelé!

Gabrielle. — Mais c'est pas toute! Pendant qu'on est à genoux dans leurs mosquées, leurs ashrams, leurs temples à boudier, leurs basiliques à miracles, leurs sanctuaires de lampes à terre, leurs chapelles à cha-pelets et autres bécoses décorées pour leurs saints-sièges, je te ferai remarquer que pendant ce temps-là, on ne marche pas sur le parlement, on ne se baigne pas à l'O.N.U., on ne s'infiltré pas à la maison blanche, au Kremlin. On ne prend pas d'assaut l'Élysée, les palais de Pékin ou de Tokyo, l'hôtel de ville de Jérusalem, on ne siège pas non plus au conseil municipal. On n'est surtout pas à Rome, dans le saint des saints! Non, on est ailleurs, dans le noère de la grande noèceur, en train de se pétrir la culpabilité, les deux pieds dans le bénitier en suçant des hosties, maudit!

Laure. — (dans un cri du coeur) Je meurs de peur!

Anne. — Rends-toi à l'évidence: ce n'est pas tous les jours qu'on rend un tel hommage à celles qui font la cuisine, le pain. Ou préfères-tu la tombe de la boulangère inconnue?



Café de la librairie des femmes

3954, rue ST-DENIS, Montréal, Que. 843-6273

EXPOSITIONS - MUSIQUE - ÉVÈNEMENTS

Gabrielle. — J'ai pas terminé, l'Ancienne ! Des waitress de sainte table, des hôtes de l'air du grand pacha ténor, des entretenues anonymes du feu sacré de la cuisine, j'en ai trop rencontré. J'ai tellement pleuré ! Toutes à leurs besognes, « elles sèment le grain à poignée, au printemps. Elles sarclent et arrosent le jardin, l'été. Elles sont si souvent penchées sur la terre brune que rarement les voit-on se redresser tout à fait. Elles... »

Germaine. — (à Petite Corneille) Fragile lumière de mon espérance, je sais tes pages par coeur. « Elles élèvent une famille nombreuse. Elles portent leurs enfants pendant les semences, pendant les labours, à la fenaison, dans les lourdes chaleurs des récoltes ; souvent elles donnent le jour aux champs entre deux besognes pressantes... »

Anne. — Moi aussi, je la sais par coeur, ma corneille reine : « Elles vont quelquefois à la ville, à pied, avec de gros paniers de légumes aux bras. Elles en reviennent, la main serrée sous leurs châles et ne la desserrent au retour que pour laisser tomber dans celle du maître jusqu'au dernier sou de leurs recettes ».

Laure. — Je suis anéantie...

Germaine. — Un peu de potage, l'Ancienne ? Une bonne gorgée d'alcool de bebitte et tu vas te sentir d'attaque (elle lui donne à manger, à boire). Ça va t'aider à faire descendre les évidences de Petite Corneille.

Gabrielle. — (qui élève une miche de pain dans les airs) Je vous salue toutes les femmes pleines de sel sous les porches des cathédrales d'algues ! Salut à vous, les femmes immaculées sur les banquettes de la voie lactée ! Les femmes d'étoiles en or, les survivantes de la constellation du coup de foudre ! Et je vous dis qu'ils se sont emparé de la peau de la Grande Oursonne, la première mère du ciel. Des voleurs de symbole ! Pire, des usurpateurs !

Anne. — Nous n'avons certes pas inventé le sacrifice de la messe...

Gabrielle. — Une pareille horreur ? Sûrement pas. Ni le

péché originel, ni la crucifixion, ni les tables jack-pot de la loi, ni le massacre des innocents, le jugement dernier. Encore moins les limbes-enfer-purgatoire-de-la-trinité-des-trois-angles-tordus !

Laure. — Ni les cavaliers de l'apocalypse, ni les bébelles en or du fiston, ostensor, ciboire, calice !

Les trois en chœur : Laure !

Laure. — C'est bien moi, celle qui a vécu dans le désert, le masochisme sur le trottoir ! Toute l'Histoire m'est passée dessus ! Aplatie, écrabouillée, Laure Conan. Mais il me semble que depuis quelques minutes je suis maintenant en face de la tâche de comprendre.

Germaine. — Moi aussi, l'Ancienne ! Peut-être bien qu'on est en train de se retrouver dans le beau magma maternel où jadis nous avons flotté au bout du cordon ombilical de notre premier amour passionné, exclusif... inoubliable. Peut-être qu'on touche enfin, avec nos lèvres, nos mots, toutes les anciennes saisons du corps dans ses robes de peau, de poils, de plumes et d'écaillés. Peut-être aussi que nous sommes en train de nous remettre au monde parmi les autres.

Anne. — Moi, je dis que vous parlez ainsi que des anges sauvages qui s'avanceraient dans le vif du large en pleine volure d'ailes. Quelque chose se cogne à l'âme, souvenirs ou rognures d'ailes... je ne sais pas mais qu'importe ! Qu'importe puisque nous reconnaissons enfin nos voix, que nous identifions enfin les ombres aux pas glissants que nous fûmes si souvent. De flèches, de feux et de larmes, la première page de notre histoire roule avec l'univers ! (distribuant les pains) « Je crois à la solitude rompue comme du pain par la poésie ».

Gabrielle. — Le pain extatique ! Radioactif !

Germaine. — Le pain historique ! Le pain de la création : faire du pain, des enfants, des pages d'écritures...

Laure. — Faire des images, des personnages ! Le pain du remue-ménage !

LES P'TITES MAINS À LA VIE EN ROSE



Le Dernier-Né des Éditions du Remue-Ménage



Vernissage : mardi le 9 décembre à 20 heures.
Galerie Powerhouse : 3738, rue St-Dominique.

calendrier - exposition

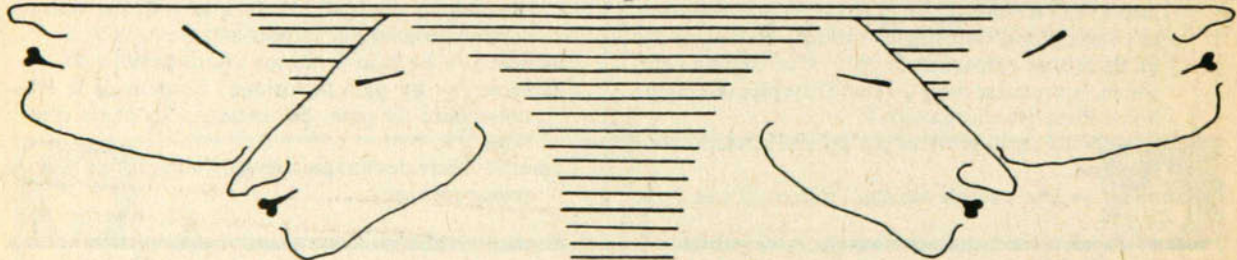
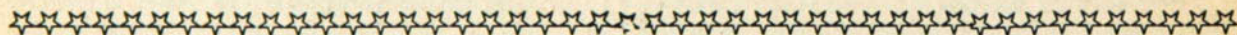
Le lancement du Calendrier 1981 des Éditions du remue-ménage fera cette année l'objet d'une exposition à la galerie Powerhouse du 9 au 20 décembre prochain.

L'exposition comprendra les originaux des dessins publiés ainsi que quelques oeuvres des femmes artistes qui y ont participé.

En plus d'inciter des imagières à créer et à se rencontrer, ce calendrier vise à alimenter la culture des femmes autant qu'à faire circuler l'Art dans la vie quotidienne. On pourra se le procurer sur place (au prix de \$ 3.50) ainsi que quelques autres publications des Éditions du remue-ménage, dont l'Agenda 1981.

Voici donc douze images qui ponctueront l'année d'iris, de bicyclettes, d'ex-couples, de bébés, d'ailes d'ange et de femmes lascives... par douze créatrices qui oeuvrent couramment dans différents domaines : peinture, gravure, bannière, illustration, design, édition, scénarisation, histoire et cinéma d'animation.

EXPOSANTES : Lise Nantel, Lucie Laporte, Madeleine Morin, Nicole Morisset, Raymonde Lamothe, Jocelyne Chicoine, Louise Roy, Marie Faucher, Sylvie Roche, Micheline Pelletier, Hannelore Storm et Madeleine Leduc.



THEATRE EXPERIMENTAL DES FEMMES

Les lundis de l'histoire des femmes : une série de conférences-rencontres organisées par le Théâtre expérimental des femmes dans le but avoué de sortir l'histoire des femmes de l'oubli, de la négation, de la dévalorisation ou de la déformation.

Cette année, le thème des lundis est : « Mon héroïne ». Huit femmes vont venir nous raconter la femme de l'histoire passée ou présente qui les a le plus fascinées, bouleversées, étonnées, encouragées ou provoquées.

Lundi 8 décembre : Marie Cardinal, écrivaine, présente Louise Michel, fomentatrice et animatrice de la Commune de Paris, qui fut au coeur même d'une des plus généreuses révolutions de l'humanité. Mais elle fut, aussi, au long de toute sa vie, une inlassable revendicatrice du droit des femmes.

Lundi 12 janvier : Gloria Orenstein, critique féministe américaine, présente Gertrude Stein, écrivaine américaine. « À part Shakespeare et moi, qui voyez-vous d'autre dans la littérature anglaise ? » disait-elle.


Lundi 9 février : Armande Saint-Jean, journaliste, présente Adrienne Rich, poète et écrivaine américaine contemporaine. Féministe radicale, Adrienne Rich se livre à un processus intense de questionnement de la « normalité ».

Lundi 9 mars : Françoise Berd, comédienne, présente Marthe Blakburn, « écrivaine-résistante québécoise », auteur de plusieurs scénarios dont *Les filles du Roy*, *Le temps de l'Avant*, *Mourir à tue-tête*.

Pour toutes celles et ceux qui voudraient meubler leur mémoire d'autre chose que Jésus-Christ, Confucius, Alexandre le Grand, Socrate, Jules César, Corneille, Napoléon, Jacques Cartier, Mozart, Benjamin Franklin, Charles de Gaulle, Lindbergh, John Wayne, Guy Lafleur, Pierre Trudeau...

Tous les deuxièmes lundis du mois, de novembre à juin : Théâtre expérimental des femmes, 320 est, rue Notre-Dame, Montréal, 879-1306.

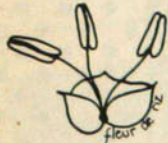
Librairie Dulu

VENDONS  ACHETONS · ECHANGEONS
livres usagés, répertoire des revues québécoises
855, DULUTH EST, MONTREAL, 524-9890.

ZONE

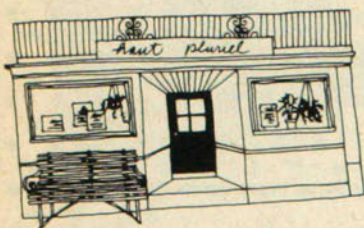
MEUBLES, LAMPES ET ACCESSOIRES

LES CONCEPTS ZONE INC.
850, AV. DULUTH EST
MONTREAL
H2L 1B4
(514) 521-3330

LA
PETITE ÉPICERIE
des soeurs labrosse
 851, duluth est
522-1775
aliments délicieux



À
REBOUSSE
-TEMPS
ANTIQUES
812 E. DULUTH PRÈS DE ST-HUBERT
VENTE-ACHAT-ÉCHANGE PROP.
LAURIER RANCOURT
524
9873



Café
Haut Pluriel
935 Duluth, est
Montréal

522-8219



L'ENTRÉSOL
PETITS PLATS MIJOTÉS
500 rue Duluth est
Montréal 849-5100

Le Sieur Du LuTh

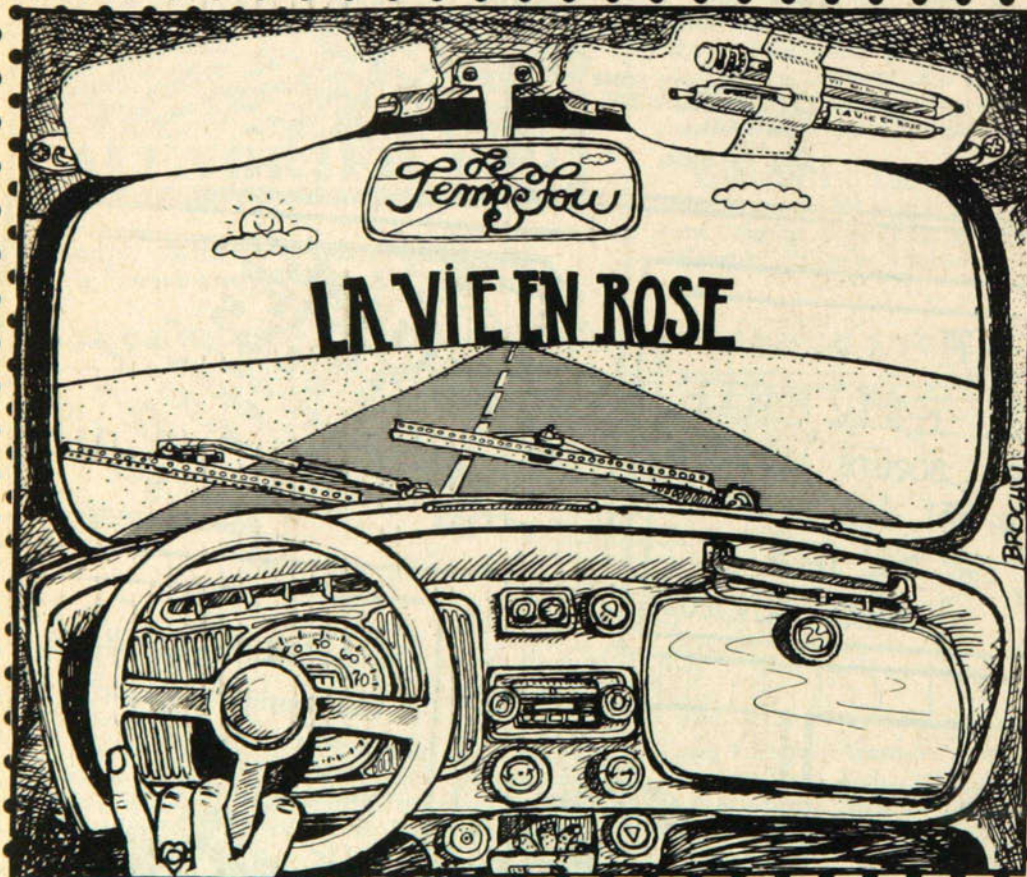
Une boutique originale

Choses d'autrefois
Artisanat d'aujourd'hui
Vêtements d'aujourd'hui



835 est, Ave. Duluth, Montréal,
Tél.: 521-7688

~~En mars 81, fini le temps du lift,~~
~~En mars 81, la Vie en Rose rentre dans le décor,~~
~~En mars 81, c'est le Grand Départ,~~
~~En mars 81, l'Avenir est devant nous,~~
En mars 81... S.V.P. Abonnez-vous!



NOM.....
 ADRESSE.....
 VILLE..... CODE POSTAL.....
 PAYS.....

ABONNEMENT (1AN: 4 NUMÉROS) ORDINAIRE: \$6.00; DE SOUTIEN: \$20.00;
 DE MÉCÈNE: \$50.00 (TARIF INTERNATIONAL: \$12.00)
 FAITES PARVENIR VOTRE PAIEMENT À: LA VIE EN ROSE, 4073 RUE ST HUBERT, MONTREAL
 H2L 4A7, QUEBEC, CANADA

Éditions coopératives Albert Saint-Martin Centrale de l'enseignement du Québec

Sensible aux objectifs de la lutte des femmes depuis de nombreuses années, Francine Descarries-Bélanger a systématisé sa réflexion en analysant de façon particulière le marché du travail, comme expression des rapports inégalitaires.

Collection — FEMMES
128 pages — \$ 8.00



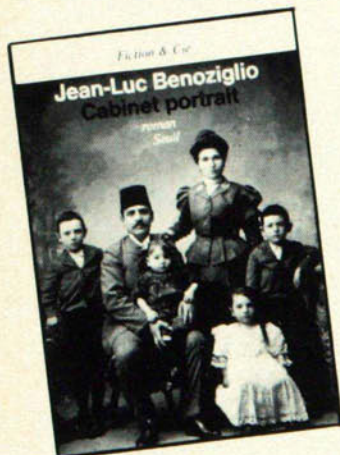
Déjà paru de l'auteur Ginette Lépine :

Éduquer avec amour, 168 pages, \$ 11.00

Analyse des modèles utilisés en éducation au Québec, 256 pages, \$ 12.00.

C.P. 68, Succ. Vimont Laval H7M 3N7 — 525-4346

DES ROMANS SEUIL



Jean-Luc Benoziglio
Cabinet portrait
272 pages. \$ 14.95

Un homme jeune, effrayé et solitaire entretient de curieuses relations avec une Encyclopédie en 25 volumes qu'il a entreposée dans les toilettes communes, à l'étage. C'est là qu'il cherche à redonner vie à son passé, qu'il s'interroge sur la maladie qui le hante et sur les guerres qui l'encerclent.



Points. R-23. \$ 5.25.

« L'un des romans vraiment drôles que j'ai lus »
Jacques Polch-Ribas, *La Presse*.

« On découvre sous cette suite de gags une pathétique quête d'identité »
Jacqueline Piatier, *Le Monde*.



Points. R-21. \$ 4.50

Points-roman



Marie Susini
Un pas d'homme

« Elle entend son pas dans l'entrée, le bruit de la porte. Puis son pas dans l'escalier. Plus rien. » Voilà. L'homme avec qui elle vivait depuis des années vient de la quitter. Rupture non sans amour, cependant. Alors pourquoi? La réponse est à entendre dans un dialogue silencieux, d'une tension bouleversante.

Marie Chaix
L'âge du tendre
L'Âge du tendre est jalonné d'épreuves initiatiques, autant d'étapes à franchir pour conjuguer le verbe aimer.

EN VENTE EN LIBRAIRIE

il faut lire...

Les enfants de Jocaste

de Christiane Olivier



Voici l'“autre psychanalyse”, la part féminine, celle que Freud n'a pas pu écrire. Pour Christiane Olivier, psychanalyste, c'est l'ombre de la mère, ressentie si différemment par le petit garçon et la petite fille, qui explique et nourrit l'antagonisme séculaire entre l'homme et la femme. Dans un style clair et accessible à tous, elle dresse le procès, non pas de la maternité, mais du maternage, procès qui peut aussi se lire comme un mode d'emploi de la vie du couple.

Collection Femme
Denoël/Gonthier — \$17.95

En vente dans toutes les librairies